

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 50 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 s.

N^o 100. VOL. IV. — SAMEDI 23 JANVIER 1843.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 5 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 52 f.
 — l'Étranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Académie française. Réception de M. Saint-Marc Girardin. *Portraits de MM. Saint-Marc Girardin et Victor Hugo.* — **Le Texas.** — **Les Conseils de Prud'hommes à Paris.** — **Courcier de Paris.** *Six Gravures, par Goussier; la Girafe.* — **Chronique Musicale.** *Concert donné par M. Berlioz dans la salle du Cirque-Olympique.* — **Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre;** **Roman,** par M. A. Aubert. Chapitre XXVI et dernier. — **De l'Industrie des Maraîchers.** Nouveau châssis en fer à l'usage de l'horticulture. — **Théâtres.** *Les Danseuses Viennoises; le Pas des Fleurs; l'Allemande et la Hongroise; une Scène de Boquillon à la recherche d'un père.* — **Histoire de la Kemaine.** *Portrait du général Pareüs; Cours de M. Arago; Médaille offerte à M. Arago.* — **Louis de Clouvenez.** Nouvelle par M. Eugène de La Chaux. (1^{re} partie.) — **Les Aventures de M. Cryptogame,** par l'auteur de M. Jabot, de M. Vieux-Bois, de M. Grépin, du docteur Festus. *Dix-huit Gravures.* (1^{re} partie.) — **Bulletin Bibliographique.** — **Vente de Tableaux de la Collection Truinet.** — **Annales.** — **Acrologie.** Le baron Portal. *Portrait.* — **Projet d'une Salle de l'Opéra,** par M. H. Horeau. *Deux Gravures.* — **Rebus.**

Académie française.

M. SAINT-MARC GIRARDIN. — M. VICTOR HUGO.

L'auditoire était illustre et charmant, comme l'a dit M. Victor Hugo; les notabilités politiques, les célébrités littéraires semblaient s'être donné rendez-vous, jeudi dernier, dans l'enceinte de l'Académie; et avec elles était aussi accourue, en belle toilette, cette société élégante qui est de toutes les fêtes, de toutes les solennités, ornement naturel de tout spectacle, curieuse de voir, curieuse d'être vue, occupant et charmant nos yeux tandis que ces discours solennels se prononçaient pour le plaisir de nos oreilles. — Cette fois la séance avait encore un attrait de plus qu'à l'ordinaire, et la curiosité était piquée au vif : d'abord les noms des orateurs, populaires tous les deux quoiqu'à divers degrés et à divers titres : M. Saint-Marc Girardin, le récipiendaire, et M. Victor Hugo, désigné par le sort pour lui répondre; puis, le dirai-je? le grain de malice ne manquait pas non plus pour assaisonner cette réception académique, et les plus sérieux comme les plus légers, les graves parlementaires aussi bien que les amables personnes de l'auditoire, tous, à leur insu

peut-être, se promettaient bien le plaisir délicat que donne l'épigramme fine, courtoise, poliment aiguisée et civilement décochée.

M. Saint-Marc Girardin, chacun le sait, professe avec éclat dans sa chaire de Sorbonne, il professe la littérature française, et fait un cours de critique comparée, ingénieux, spirituel, fort goûté de la jeunesse des écoles; or, ces bruyants applaudissements ne sont pas sans avoir retenti jusqu'aux oreilles de M. Hugo, et il est permis de croire qu'ils n'ont été rien moins qu'agréables au poète, vu qu'ils étaient souvent excités aux dépens d'*Hernani*, de *Marion de Lorme*, de *Lucrèce Borgia*, et des autres pièces de la façon de M. Hugo. Disons, pourtant, à la louange de M. Saint-Marc Girardin, que s'il s'est quelquefois prêté un peu trop complaisamment à l'épigramme, jamais du moins il n'est sorti des bornes de la critique, jamais il n'a dépassé surtout les limites de la convenance; le professeur a même plus d'une fois et au plus fort de sa polémique fait ses réserves admiratives en faveur du grand talent qu'il se mêlait de critiquer; évidemment le génie de M. Victor Hugo n'était point en cause, mais seulement quelques-unes de ses œuvres ou plutôt encore quelques-uns de ses procédés de style et de composition dramatique. M. Saint-Marc Girardin



(M. Victor Hugo.)



(M. Saint-Marc Girardin.)

a appelé lui-même la critique « l'art difficile d'employer le bon ton à défendre le bon goût, » et nous devons lui rendre ce témoignage que ses leçons en Sorbonne nous ont précisément offert le vrai modèle de cet art difficile; toujours, se- lon le conseil d'un autre esprit distingué de notre temps, toujours il a su conserver « l'agrément même dans la justice; »

et ce n'est pas là, j'imagine, son moindre titre à l'immortel faucon, l'Académie étant fondée pour être le sanctuaire des lettres polies.

Mais on sait que les poètes ont une extrême irritabilité d'a-mour-propre; la moindre critique les offense, la plus obscure les blesse; que sera-ce d'un critique applaudi? M. Saint-Marc Girardin avait en son honneur, par esprit de convenance et peut-être aussi de conciliation, de terminer son discours en protestant de nouveau de son libéralisme littéraire: « Chargé, disait-il, de diriger la marche encore incertaine de tant de jeunes esprits, c'est vers l'antiquité ou vers le dix-septième siècle que j'aime à les conduire comme vers le modeste qui trompe le moins. Mais nous saluons les modernes en passant, et nous y revenons avec empressement quand nous avons touché le but et affirmé notre jugement. Dans nos écoles, messieurs, nous croyons à la gloire littéraire du dix-neuvième, et nous en sommes fiers, nous admirons beaucoup et nous espérons beaucoup... »

Par malheur, ces précautions, polies et sincères sans doute, se sont trouvées inutiles; elles auraient désarmé tout autre. M. Hugo est demeuré inflexible dans son ressentiment, et nous avons à regretter des paroles, surtout dans une bouche aussi illustre, des paroles sans exemple encore à l'Académie.

Lorsqu'il advenait, comme aujourd'hui, que le sort eût la malice de désigner pour répondre à un nouvel élu quel qu'un de ses ennemis littéraires ou politiques, cet ennemi savait tout sur ses passions personnelles. Il savait répondre au récipiendaire non pas en son propre nom, mais au nom de l'Académie même, cette région serene, cette sphere des idées pures, comme l'a si bien dit lui-même M. Hugo, en l'oubliant deux minutes après. Une fois seulement il arriva qu'un académicien, M. de Chateaubriand succédant à l'homme qui lui avait le plus intimement au monde, Marie-Joseph Clérier, ne put réprimer son immitié dans l'éloge qu'il devait faire de son prédécesseur; l'Académie dut s'opposer à ce que le discours fut prononcé. — Aussi, disons-le, c'était pour nous comme une violation des mœurs académiques, comme un oubli reprochable d'une tradition, déjà vieille, de convenance et d'urbanité littéraire que ces paroles de M. Hugo, dans sa réponse au professeur qui avait critiqué ses œuvres: « Dans cette position nouvelle, votre horizon, monsieur, s'agrandira. Vous embraserez d'un coup d'œil à la fois plus ferme et plus étendu de vastes espaces. A mesure que le point de vue se hausse, la pensée monte. De nouvelles perspectives, dont peut-être vous serez surpris vous-même, s'ouvriront à votre regard. » — Suit une longue leçon sur la manière dont on doit entendre et pratiquer l'enseignement à une époque aussi grande, aussi avancée que la nôtre; une leçon de professeur adressée à un professeur!

Quelques-uns pourtant ont soutenu que M. Hugo était dans son droit et qu'il avait raison de se faire justice par ses mains; mais l'Académie, messieurs? oubliez-vous donc qu'ici les noms s'effacent, et que vous n'êtes plus M. tel, mais un académicien, c'est-à-dire un héritier direct de nos grands poètes et grands prosateurs, un descendant de ces illustres génies, tout paré de la gloire qu'ils lui ont léguée, et recevant, encore en leur nom, ce nouvel élu, qui a été jugé digne de venir s'asseoir sur les bancs immortels. Qu'à quel affaire ici, je vous le demande, le nom propre, la passion personnelle, la préoccupation egoïste?

Nous regretterons toujours que M. Hugo ait donné à son discours cette couleur de mercenaire tout près d'être offensante, — d'autant que les idées élevées, les belles phrases, les sentiments généreux ne manquent pas dans la réponse de l'illustre poète; tout cela suffisait bien sans doute pour faire la fortune de ce discours, et certainement il n'était pas besoin d'y ajouter cette pointe de dépit et de rancune, mal dissimulée sous la pompe et la fierté des paroles.

En revanche, nous louerons sans restriction le discours de M. Saint-Marc Girardin, écrit avec une élégance spirituelle, une vivacité de bon goût, une légèreté, une finesse vraiment charmantes; à coup sûr ce discours est un titre de plus que son nouvel académicien s'est donné tout de suite au faucon dont il allait prendre possession.

Il s'agissait de louer feu Campenon, dont M. Saint-Marc tenait la place par droit d'élection; or, comme on l'a bien dit, Campenon n'a pas laissé une de ces renommées qui embarrassent la modestie du successeur; mais, si un côté, il vous met à l'aise, de l'autre, il vous gêne singulièrement dans vos fonctions de panégyristes et vous condamne, malgré vous, à parler de Castor et Pollux. C'est ce que M. Saint-Marc Girardin a fait adroitement et en déguisant le plus possible la détresse du sujet. Campenon avait été journaliste pendant la révolution; — ici naturellement l'éloge de Castor, je veux dire celui du journalisme; — M. Saint-Marc Girardin, l'un des enfants les plus distingués et les plus heureux de la presse, avait bien le droit de payer un tribut d'hommages à son excellente mère. — Campenon fut aussi universitaire, quelque peu, par bénéfice impérial; bien! lui vint la place trouvée pour les louanges de Pollux, c'est-à-dire pour celles de cette pauvre Université si violente par son Rodin et les Nui-Moulin de France et de Navarre. Professeur illustre, M. Saint-Marc Girardin a su défendre avec chaleur, avec conviction, je dirai presque avec piété, le corps enseignant dont il se glorifie de faire partie, et nous reprochons ici avec plaisir quelques-unes de ces excellentes paroles, unanimement applaudies par l'auditoire: « Le but que Napoléon, son fondateur, avait marqué à l'Université est simple et élevé comme saint, parmi les pensées de l'Empereur, toutes celles dont la grandeur a été prouvée par la durée: former une jeunesse qui aime l'ordre et le travail, et, pour cela, s'appuyer d'abord sur l'heureuse influence de la famille, ne jamais séparer les enfants ni de leurs parents, ni de leur temps, soit par la règle, soit surtout par les idées; mais à l'influence de la famille et de la société joindre l'habitude de la discipline et du devoir, mêler, dans une juste proportion, l'éducation publique et l'éducation domestique, voilà la mission de l'Université! voilà l'Université telle que son fondateur l'avait conçue, et telle surtout que

Tout faite le cours des ans et les conseils de la raison publique. »

Ne croyez pas, d'ailleurs, que ces éloquents digressions aient nu à l'éloge de Campenon; rarement, au contraire, académicien avait obtenu une aussi complète oraison funèbre. M. Girardin, exultant avec religion jusqu'aux plus petits vers de son prédécesseur, a remis en lumière ce talent un peu effacé au jour d'hui, talent doux et délicat formé à l'école de Delille, adonné au genre descriptif et cultive aussi l'épique. *La Maison des Champs, l'Enfant prodige* et les *Mémoires sur Dacis*, tel est le plus net du bagage littéraire de Campenon. Recré du monde depuis plus de vingt ans, et forcé de donner désormais tous ses soins à sa santé vacillante, Campenon préparait, dans ses loisirs poétiques, une sorte d'héroïde sur le Tasse et sur Eléonore, qui demeure malheureusement inachevée. — Tous ces écrits se distinguent par cette pureté élégante de style, par cette douceur gracieuse de sentiments et d'idées que l'on voit briller aussi à un plus haut degré sans doute dans les poèmes de Delille et dans ceux de Millevoye. Partout on y retrouve sous le poète l'homme aimable, ingénieux, l'homme de goût et de cœur qui sut, sinon atteindre une renommée éclatante, au moins conquérir d'illustres amitiés, le charme glorieux de sa vieillesse, et aujourd'hui encore, le plus bel honneur de son nom.

M. Hugo a voulu ajouter, lui aussi, quelques mots à la notice si justement louangeuse que venait de tracer le récipiendaire; il a trouvé de belles paroles pour louer à son tour l'honorable écrivain que l'Académie vient de perdre; ce remarquable élogé de son caractère: « Rien ne dépassait l'excellence de son esprit si ce n'est l'excellence de son cœur; il avait le goût de l'admiration; il recherchait les grandes amitiés littéraires et s'y plaisait. Le ciel ne lui avait donné ce sans doute la splendeur du génie, mais il lui avait donné ce qui l'accompagne presque toujours, ce qui en tient lieu quelquefois, la dignité de l'âme. M. Campenon était sans envie devant les grandes intelligences comme sans ambition devant les grandes destinées; il était, chose admirable et rare, du petit nombre de ces hommes du second rang qui aiment ceux du premier. »

Maintenant, le mois prochain, nous aurons encore deux intéressantes réceptions dont nous tiendrons nos lecteurs au courant: d'abord, celle de M. Mérimée, auquel répondra M. Etienne; c'est le faucon de Charles Nodier; puis, quelques jours après, celle de M. Sainte-Beuve, succédant à Casimir Delavigne, et reçu, aussi lui, par M. Victor Hugo.

Le Texas.

La question brièvement exposé dans notre dernier numéro sur les avens du territoire de l'Orégon, qui divise les Etats-Unis et l'Angleterre. Aujourd'hui également nous ferons rapidement connaître la question de l'annexion du Texas, qui ne menace pas moins les relations pacifiques des deux puissances.

Le Texas est un vaste territoire qui s'étend de la Sabine, à l'est, jusqu'au Rio-de-la-Nueches, à l'ouest, et de la rivière Rouge, un des affluents du Mississippi, au nord, jusqu'au golfe du Mexique. La Sabine le sépare de la Louisiane; la rivière Rouge de l'Arkansas; les montagnes de Saint-Saba des Indiens indépendants; le Texas touche, vers l'ouest et le sud, aux établissements mexicains de Coahuila et du Nouveau-Santander. Evaluée fort diversement et, selon le besoin de la cause de chacun, augmentée ou diminuée avec exagération, l'étendue de ce territoire, suivant l'appréciation la plus vraisemblable, est de cent cinquante lieues du nord-est au sud-ouest et de quatre-vingt lieues de large, c'est-à-dire d'un tiers environ de la superficie de la France. Le terrain y est fertile. C'est, dans les côtes, qui, sur un développement de cent cinquante lieues, offrent au commerce plusieurs ports naturels comme Galveston et San-Luis, est très-propre à la culture du riz, de la canne et du coton; par la température brillante qui y règne. Dans la partie centrale, la terre, vierge encore, porte la végétation la plus vigoureuse et promet de riches récoltes de maïs et de tabac. La partie supérieure, c'est-à-dire le point le plus éloigné de la mer, forme un vaste plateau d'où découlent en grand nombre des rivières fort considérables, le Brazo, le Guadalupe, le San-Jacinto, le Natchez, l'Arroyo, toutes navigables, jusqu'à vingt lieues, quelques-unes jusqu'à quatre-vingt lieues dans les terres. Là il neige fréquemment l'hiver, et le sol ainsi que le climat se rapprochent de ceux des Etats du milieu de l'Union. Les montagnes du nord-ouest, qui sont un démemberement des montagnes du Mexique, présentent des mines assez riches d'or, d'argent et de fer. Somme toute, et sans admettre les exagérations des récits que font, pour abuser les familles de colons, les spéculateurs en terres, le Texas est un pays fertile qui, remis aux mains de la race active et industrieuse qui peuple l'Union, parviendrait promptement à la richesse et à la plus grande prospérité.

Le Texas était autrefois compris dans l'immense étendue de territoire dont la France réclamait la propriété sous le nom de Louisiane; car du reste il n'y eut jamais de délimitation de territoire entre les possessions espagnoles et françaises. Lorsque la France vendit la Louisiane à l'Union, elle lui transmit donc les droits qu'elle pouvait avoir sur l'Union tout au Texas actuel; mais postérieurement, lorsque l'Espagne, en 1819, céda les Florides à l'Union, celle-ci, malgré les efforts de M. Clay, renoua formellement à toute prétention sur toute la contrée située à l'ouest de la Sabine, qui fut prise comme limite. On ne tarda pas à se repentir d'être demeuré sourd aux observations de M. Clay; on chercha depuis, mais vainement, à racheter ce qu'on avait abandonné; enfin en 1850, la *Gazette de l'Arkansas*, à l'occasion de ces tentatives impuissantes de rachat, imprima ce qui suit: « D'après les informations puisées à une source qui mérite la plus haute

confiance, il paraîtrait que nous ne devons plus nourrir l'espoir d'acquiescer le Texas tant qu'un parti mieux disposé pour les Etats-Unis en dominera pas au Mexique, ou peut-être tant que le Texas ne recouvrira point le joug du gouvernement mexicain, ce qu'il fera, sans doute, dès qu'il aura un prétexte raisonnable pour en agir ainsi? » Plus tard on a vu la même insinuation, la confidence de ce qui était prémedité dès lors et de ce qui a été fait depuis. Un des plus chauds partisans du président Jackson, Samuel Houston, qui avait été gouverneur du Texas et représentant de ce Etat au congrès, abandonnant sa qualité de citoyen américain, se rendit au Texas, où il fut suivi par un certain nombre d'imitateurs du même parti. Bienôt l'agitation se manifesta, elle alla croissant, elle ne tarda pas à peupler d'émigrés. Les Etats-Unis voulurent voir ces manifestations n'avaient pas fait revenir le Mexique de son éloignement pour la cession de cette contrée; ils le trouvèrent plus formel que jamais dans ses refus. Ils s'avisèrent alors de contester la délimitation, découvrirent une autre rivière également appelée Sabine après de Lorédo et prétendirent que ce devait être celle-là dont on avait entendu parler dans le traité. Toutes ces arguties ayant été repoussées, le Texas fut excité à la révolte contre le Mexique et une manifestation armée des Etats-Unis sur leur extrême frontière soutint le moral des insurgés, imposa à l'armée mexicaine et aida à la déclaration d'indépendance du Texas qui fut bientôt reconnue par le gouvernement de l'Union.

La question de l'annexion du Texas à ses adversaires et ses partisans au congrès. L'Union se divise en deux grandes sections, les Etats libres et les Etats à esclaves; les premiers, commerçants et manufacturiers, et situés au nord; les autres, centrés au sud, adonnés à la culture du tabac, du riz et du coton, et défendant le principe même de l'esclavage, parce que, sous leur climat, la trop grande chaleur et la nature même de leurs cultures ne permettent guère qu'aux nègres de travailler la terre, et parce que d'ailleurs le blanc ne travaille pas là où le travail est la marque de la servitude. Les intérêts différents ou plutôt opposés des deux natures d'Etats rendent grave toute annexion, parce qu'elle vient nécessairement changer dans le congrès et dans la lutte constante des intérêts le rapport des forces respectives; aussi la réunion du Texas à elle-même est bien vivement débattue, et est-elle revenue plus vivement que jamais en discussion toutes les fois qu'il s'est agi d'élections présidentielles.

M. Tyler, dont les éminentes fonctions vont prochainement expirer, semble vouloir consacrer l'annexion du Texas avant la fin de sa magistrature. Nous avons dit, dans notre avant-dernier numéro, en quels termes pressants il a engagé le congrès, dans son message d'ouverture de la session, à ne tenir compte ni des objections du Mexique, ni des dispositions que pourrait montrer à cette occasion des puissances étrangères. Depuis lors la situation s'est encore aggravée. Le gouvernement mexicain s'était préparé à reconquérir le Texas. Le ministre américain à Mexico lui a signifié que, la question de l'annexion étant actuellement soumise au peuple américain, toute tentative du Mexique sur le Texas serait considérée comme une offense. Ce singulier *casus belli* a été répondu vivement par le ministre mexicain, qui, récriminant très-amèrement contre les Etats-Unis, a rappelé toutes les intrigues au moyen desquelles le gouvernement de l'Union a détaché le Texas du Mexique. L'envoyé, M. Shannon, a répliqué au ministre mexicain, M. Rejon, par une dépêche qui se termine ainsi:

« Le gouvernement des Etats-Unis trouve sa propre justification dans la pureté, l'intégrité et la fidélité qui ont caractérisé sa brillante carrière nationale, et qui commandent la confiance et le respect du monde civilisé. Si le gouvernement du Mexique constitue une exception à cette vérité, le gouvernement des Etats-Unis, auquel le soussigné soumettra les notes de Son Excellence don Rejon, sachant ce qui est dû à son propre caractère, peut corriger et corrigera l'opinion erronée qu'a malheureusement le Mexique, par des moyens plus efficaces que ne le seraient toutes les rélutions écrites que pourrait opposer le soussigné aux calomnies émises et répétées dans les notes de don Rejon. »

Après avoir lancé cette note, M. Shannon a expédié un de ses attachés à Washington. Le président Tyler a résolu de profiter de ce délai irritant pour chercher à soulever l'opinion publique et porter l'annexion. Il vient donc d'adresser au congrès un nouveau message, tout spécial, recommandant l'annexion immédiate, dût la guerre être immédiate-ment déclarée. Le congrès, qui ne semble pas partager cette impatience, au lieu de s'occuper aussitôt de la question, a renvoyé l'examen du nouveau message au comité des affaires étrangères.

Les feuilles américaines et les feuilles anglaises débattent fort contradictoirement quels sont dans cette question les engagements et quelle sera l'attitude de la France. Selon les uns, notre gouvernement aurait promis au gouvernement des Etats-Unis de rester neutre et indifférent; — selon les autres, il aurait promis au gouvernement anglais de joindre ses protestations aux siennes contre l'annexion. De ces affirmations contraires quelle est la vraie? Un journal de Londres n'a pas craint d'imprimer qu'elles l'étaient l'une et l'autre.

Les Conseils de Prud'hommes à Paris.

Dans le vieux langage français, on appelait autrefois prud'hommes des hommes sages, de bon conseil. Depuis, ce mot est entré dans le langage législatif pour signifier un tribunal spécial, une juridiction paternelle et de famille, où des juges élus par leurs pairs prononcent gratuitement, ou avec des frais excessivement minimes, sur les contestations qui peuvent s'élever entre les ouvriers et les fabricants. Ces tribunaux particuliers ont reçu le nom de Conseils de prud'

hommes. On pense que l'origine de cette institution remonte aux jurés-marchands, qui, dans les anciennes corporations, jugeaient les différends. Toujours est-il que le plus ancien tribunal connu sous cette dénomination remonte au quinzième siècle, et à l'année 1452, où, sous le bon roi René, furent établis les prud'hommes pêcheurs de Marseille, qui connaissent des cas de pêche, et dont les membres étaient plus par les pêcheurs. Ces prud'hommes pêcheurs existent encore à Marseille. Dans une circonstance récente, lors de l'arrivée en France de la duchesse d'Aumale, nous les avons vus, revêtus de leur costume pittoresque, venir présenter en corps leurs hommages à la jeune princesse. Plusieurs siècles s'écoulèrent ensuite sans qu'on entendit parler des conseils de prud'hommes. Ce ne fut qu'en 1806, le 18 mars, qu'il fut organisé un à Lyon pour juger par voie de conciliation les petits différends qui s'élevaient tous les jours, soit entre les fabricants et les ouvriers, soit entre les chefs d'atelier et des compagnons ou des apprentis. Il était tout naturel, en effet, que ce fût dans une ville comme Lyon, où l'industrie est soumise à une organisation toute spéciale et à des usages particuliers, qu'une semblable institution prit naissance. En effet, dans l'industrie de la soie, on ne connaît pas généralement comme dans celle des filés et des cotons, le régime de la manufacture. La matière première, c'est-à-dire la soie, est donnée à l'ouvrier, qui doit rendre un négociant, en échange d'un salaire convenu, une quantité déterminée d'étoffe. L'ouvrier est également propriétaire de ses métiers, qu'il dirige, entretient, répare à sa fantaisie, et selon ce qu'il croit le plus utile à ses intérêts. Avec une pareille organisation, qui concilie des deux parts l'indépendance réciproque du maître et de l'ouvrier, qui, à l'obéissance qui règne dans une manufacture, substitue de libres conventions qui se débattent et se modifient à chaque instant, il devait nécessairement surgir à tout moment de petits froissements, de petites discussions d'un intérêt fort minime, il est vrai, mais qui auraient été interminables si elles n'avaient pu être examinées et vidées par un juge amiable, et qui, en même temps, à raison même de leur peu d'importance, n'auraient pu supporter les frais et les lenteurs de la justice ordinaire.

C'est pour statuer sur ces légères contestations qu'ont été institués les prud'hommes, ces amiables compositeurs des différends de l'industrie. Les avantages en ont été tellement reconnus, qu'aujourd'hui soixante-cinq de nos cités industrielles sont dotées de cette précieuse institution. Paris seul avait été exclu jusqu'à ce jour du bénéfice de cette législation paternelle; et cependant quelle ville mérite aujourd'hui, plus que la capitale de la France, le nom de cité industrielle? Toutes les industries, même celles qui, à cause de sa situation topographique, semblaient devoir lui être sius étrangères, comme, par exemple, la construction des navires en fer et celle des machines de navigation, n'y sont-elles pas représentées, quelques-unes même sur une grande échelle? Une ville enfin dont les exportations en douane se sont élevées, pour les onze premiers mois de 1844, à la somme de 158,972,194 francs, n'est-elle pas une cité industrielle de premier ordre? Et cependant, jusqu'à ce jour, on avait oublié de la doter de ce tribunal de paix, qui, par ses conciliantes efforts, contribue si bien à assaier sur des bases équitables l'organisation des différentes industries.

Examinons actuellement en quelques mots quelles sont les attributions de ces conseils de prud'hommes, les droits qui leur sont départis, la manière dont ils doivent fonctionner.

Le but principal est, comme nous l'avons dit plus haut, la conciliation. A cet effet, le tribunal ou plutôt le bureau particulier, formé d'un fabricant et d'un ouvrier, est pour ainsi dire en permanence. Il existe en outre un bureau général composé de plusieurs membres, dont le nombre varie suivant les localités. Celui-ci n'a à juger que les contestations qui n'ont pu être éteintes par l'intervention du bureau particulier, et c'est le plus petit nombre. Enfin l'appel des jugements rendus par le bureau général est porté devant le tribunal de commerce, mais il n'a lieu que dans des cas infiniment rares. On en jugera par la statistique suivante : sur 155,750 affaires soumises aux conseils de prud'hommes dans l'espace de neuf années, 128,519 ont été amiablement conciliées par le bureau particulier; les jugements rendus sur les autres n'ont été frappés d'appel que dans 155 cas; c'est à peu près un sur mille.

Le ministère des hommes de loi, dans toute la généralité du mot, n'est point admis devant les conseils de prud'hommes. Ainsi on n'y voit ni avocats, ni agréés, ni huissiers; les parties comparant en personne, et ne peuvent se faire remplacer que dans les cas d'absence ou de maladie constatées; encore le remplaçant doit être exclusivement un patron marchand ou fabricant. Les frais de procédure se réduisent ainsi à un chiffre tout à fait insignifiant.

Jusqu'à concurrence de cent francs ils ont le droit de juger et dernier ressort.

Quand on pense que les évaluations les plus modérées portent à trois cents millions par an le chiffre des sommes que doivent en France l'administration de la justice et les frais judiciaires, on songe avec effroi à cette lourde dime prélevée sur le temps, la fortune et l'industrie des citoyens, et on apprécie d'autant mieux les bienfaits d'une magistrature aussi économique que celle des prud'hommes.

D'autres attributions leur sont aussi conférées, tant par la loi de 1806 que par les décrets de 1809 et 1810; et nous espérons que, loin de les restreindre, l'organisation nouvelle ne fera que les développer, afin de naturaliser ainsi parmi nous, suivant une expression heureuse, un véritable ministère public de l'industrie. Les prud'hommes doivent encore veiller à la régularité et à la conservation des marques de fabrique, et sont en outre autorisés à recueillir des notions statistiques sur les métiers, les divers centres d'industrie. Comme on peut le prévoir déjà, en regardant devant soi l'existence des prud'hommes, elle paraît devenir une utile auxiliaire pour l'exécution de la loi qui règle le travail des enfants dans les manufactures.

Ceci posé, disons quelques mots de l'ordonnance du 29 décembre dernier, qui institue à Paris un conseil de prud'hommes. Nous disons un conseil parce qu'il ne s'agit pour le moment que de faire une expérience sur l'industrie des métaux. A cet effet cinq catégories distinctes sont créées; la première comprend les océaniciens, constructeurs de machines, fondeurs, fabricants de grosse chaudronnerie, serruriers et carrossiers; la seconde, les orfèvres, fabricants de plaqués, bijoutiers; la troisième, les fabricants d'instruments de précision, d'optique, de musique et d'horlogerie; la quatrième, les fabricants de bronze, ciseleurs, dorateurs, estampeurs, lampistes, ferblantiers; enfin la cinquième, les fabricants d'armes, d'instruments de chirurgie, et les couteliers.

Chaque catégorie nommera séparément ses représentants, savoir :

La première,	4 fabricant,	1 ouvrier.
La seconde,	2 id.	2 id.
La troisième,	2 id.	2 id.
La quatrième,	2 id.	1 id.
La cinquième,	1 id.	1 id.

En tout, 15 membres, parmi lesquels 8 maîtres et 7 ouvriers. De plus, à ces 15 titulaires sont adjoints 10 suppléants, par proportion égale entre les maîtres et les ouvriers. La durée de leurs fonctions est de trois ans.

Le nouveau tribunal doit être installé dans une des dépendances du Palais-de-Justice. Le conseil municipal a voté provisoirement une somme de 18,000 fr. pour l'appropriation du local. Espérons que ces travaux promptement achevés mettront l'institution nouvelle en état de bienfot fonctionner à Paris.

Nous aurions encore d'autres vœux à former; c'est que l'administration voulût bien s'entourer, pour l'expérience qu'elle va tenter, de toutes les lumières, afin de la rendre plus désirable et plus concluante. Or nous craignons presque qu'elle ne cherche à les étouffer; car, si nous sommes bien informés, ne se serait-on pas trop préoccupé de la formation du corps électoral, formation qu'on aurait confiée au bureau de la garde nationale, et non comme on devait s'y attendre au bureau du commerce? A quoi bon en effet, aller chercher les considérations politiques, quand il ne s'agit que de rendre entre fabricants et ouvriers, et aux moindres frais possibles, bonne et prompte justice?

Depuis 1819, c'est-à-dire depuis vingt-cinq ans, on songe à constituer à Paris un conseil de prud'hommes; il semblerait donc que l'on peut aujourd'hui l'instituer sans être accusé de trop de précipitation.



Le bal de l'Opéra est en pleine activité; il bruit, il tonne, il roule, il mugit; on voit qu'il sait très-bien que les nuits lui sont complètes, et que, cette année, il n'a pas longtemps à vivre. En effet, le carnaval, grand père de ces nuits échelonnées, sera bientôt enterré. Le mardi 4 février prochain, on prononcera son oraison funèbre au milieu des derniers cris de la bacchanale; ainsi se plaint-on partout de la rapidité de cette vie et de cette joie éphémère; et, comme a dit Béranger d'un vieux carnaval aussi rapide que celui-ci,

On cria à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Courte et bonne, voilà, cette année, la maxime du bal de l'Opéra, et il en use amplement, comme ces pauciers qui, au lieu de songer à leur salut en sentant la mort plus proche, ne font que redoubler de fureur et se donner davantage.

Le bal de l'Opéra est une des vieilles institutions parisiennes qui sont devenues le plus méconnaissables et ont changé tout à fait de physionomie. Je voudrais bien que, par une de ces évocations surannées, elles ne se présentent que dans les romans et les fables fantastiques, dans les mémoires et dans le royaume des fées, ou qu'elles fissent revivre aujourd'hui une de ces marques blanches, muriquées, mochetées, un de ces centistes-hommes à manchettes, qui ont présidé à la fondation du bal de l'Opéra, sous l'inspiration de notre aïeul monseigneur d'Orléans, régent de France, et qu'on les jetât sans préparation au milieu du terrible *tohu-bohu* qui a remplacé ces fêtes nocturnes inaugurées par les habits à paillettes, les mouches, la soie, la poudre, le traître sourire, l'œilade coquette, les propos mystérieux et doux, le parfum, le vice palant et le libertinage à belles manières. Bon Dieu! que deviendraient-ils? que penseraient-ils? Ouï ouï? ou se caclier? Que de maux de cœur! que de crises de nerfs! que d'évanouissements!

Nous donnons ici un échantillon de cette grande métamorphose du bal de l'Opéra, ou plutôt c'est l'image du bal lui-même, résumée dans la personne de ce personnage bizarre et manié que nous mettons sous les yeux, chez le lecteur. Voici-le en ce qui va sur les brisées de la pomme de terre? ce gouffre entr'ouvert qui a pu autrefois s'appeler une botte?

ces lèvres pendantes, ces yeux lubriques, ces dents de brochet, ce front sarrasique coiffé d'un coquet échelonné? Voici la coupe huppelée débraillée, ces bottes à revers au bout de ces jansons et de ces cuissous, cette cravate en lambeau, ce gilet cousu d'échelles d'huitres, ces maux provoquant la terre et le ciel, cette bouteille vide, — armoire du carnaval, — c'est le bal masqué d'aujourd'hui, ce sont ses justes folles, avinées, diaboliques, goguenardes, que M. Eugène Sue a si admirablement représentées, dans son *Juif errant*, sous le nom de Nini-Moulin.

Nini-Moulin même la route infernale; Nini-Moulin conduit à l'assaut l'armée des danseurs hurlants et des danseuses échelonnées, faite tout entière à son image. C'est au plus fort de l'action que Nini-Moulin s'engage; il roule, il galope, il mugit avec la trombe que l'orchestre de Musard soulève. Nini-Moulin triomphe sur toute la ligne.

Le foyer de l'Opéra a cependant gardé quelques apparences des doctrines passées, tandis que l'intérieur de la salle est tout à fait abandonné à la *nouvelle école* et aux exploits des Nini-Moulin. Dans le foyer on cherche encore à se donner certains airs mystérieux et coquets; il y a toujours là des hommes qui ont la prétention de mener des *intrigues*, des *Gélandos*, jeunes ou vieux, qui s'efforcent de se faire *intriguer*, et cherchent partout des aventures merveilleuses, des conquêtes de duchesses, qu'ils finissent par ne jamais trouver. Cependant le débardeur a droit de cité dans ce foyer, qui s'avise d'affecter encore des manières de foyer comme il faut, et si vous faisiez tomber tous ces masques et tous ces capuchons qui cachent ces visages, vous verriez de quelle étoffe sont faites aujourd'hui les processions qui embellissent le foyer du bal de l'Opéra, et à quel ton se cotent les marquis.

Le débardeur est une jolie invention, je l'avoue; Gavarni, d'ailleurs, l'a popularisée. Que dites-vous de ces deux débardeurs occupés à terminer leur toilette pour aller au bal de l'Opéra? N'est-ce pas que cela est à la fois déléuré et gracieux? ces petits minois féminins encadrés dans les flots blancs d'une longue perrière poudrée; ces bottes sveltes et cambrées, mises en relief par une écharpe flottante; ce large pantalon de velours à bandes d'or ou d'argent, qui dessine le contour d'une cuisse souple et agile; ce pied relevé par un bas de soie à jour et complètement enfoncé dans un fin soulier vert qui félicite une boucle de diamant écarlate; en vérité, cela ne réconcilie-t-il pas avec le bal de l'Opéra? Et il faut voir comme le débardeur entend la danse, non pas la danse curagée et vaine de Nini-Moulin, mais la danse d'Ève damnée.

Tandis que le débardeur, de son pied lesté, se glisse à travers la foule et se mêle aux plus joyeux desservants du dieu Carnaval, les simples mortels qui sont vus là sans déguisement et à visage découvert, sur les traditions de Lovelace qu'ils ont reçues de leurs pères, sur les beaux récits que les romans leur ont contés des merveilleuses rencontres et aventures dont le bal de l'Opéra foisonne; toute l'espèce des lions déseuvrés, des lions crédules, des petits jeunes gens fraîchement égarés, des étudiants en médecine qui courent après leur idéal, des provinciaux qui comptent épouser des princesses de Tébisonne, — les demoiselles qui espèrent un mylord ou un prince russe, les romanesques qui médisent des enlèvements, les prodiges qui ont lu quelque part qu'on trouve à chaque pas, au bal de l'Opéra, des filles de millionnaire à séduire; tous ceux-là se promènent de long en large au foyer, dans les corridors, regardant les passants sous le menton, mettant le nez sous vitres des loges et attendant que *Plutus*, le dieu des héritages, ou le petit *Capido*, avec son flambeau et son carquois leur disent : *Ho-la-là*, voici ton affaire; tu vas être riche; tu vas être aimé.

Mais savez-vous quel est aujourd'hui le dénouement ordinaire de tous ces rêves des *Mille et une Nuits*? je vais vous en donner quelques exemples.

Le monsieur, vu par le dos seulement, qui s'appuie nonchalamment contre la muraille, son chapeau sur la tête, le poing sur la hanche et qui prête l'oreille aux paroles d'un petit dommo noir de tourner très-fine et assez tentante, devinez ce qu'il est? garçon de café du Palais-Royal; il est tout de noir habillé comme un diplomate; il a pris des airs magnifiques qu'il a calqués exactement sur un membre du corps diplomatique auquel il versait tous les matins le café au lait, si bien que le petit dommo croit avoir affaire à un ambassadeur. De son côté, le prétendu ambassadeur est séduit par le satin, la voix douce, le pied mignon, la petite main gantée qui lui parle; ce ne peut être qu'une comtesse du faubourg Saint-Germain, pense-t-il, et déjà il projette de la séduire et de s'allier par là au Montmorency, et sait même si elle n'est pas cousine de l'empereur d'Autriche! Mais quelle sera tout d'un coup l'heure leur surprise et leur déconvenue à tous deux quand la comtesse sera de sa voisine la marchande de modes, qui rôtie par là, que M. l'ambassadeur débouche toute la journée des bouteilles de bière et de son des petits verres à vingt centimes, tandis que, de son côté, M. l'ambassadeur apprendra que sa comtesse est blanchisseuse de fin à Batignolles.

Plus loin, apercevez-vous cet homme mûr qui cherche à se donner des airs folâtres en plaçant crânement son feutre sur l'oreille? Un masque féminin le prend amoureusement sous le bras, et lui glisse à voix basse une de ces déclarations galantes dont les Christophe Colomb des bals de l'Opéra sont si avides, et qu'ils poursuivent à travers les flots amantés de la foule; notre homme est attentif; à son écot plein de jubilation, à son nez épanoui, à sa levre qui savoure, vous devinez qu'il but sa conquête et s'enivre d'elle. Quelle bonne fortune! La jeune femme, timide et haletante, se penche vers lui; elle ose à peine parler; son cœur bat; sa voix tend; et ce que c'est que la force de la passion triomphante de la pudeur... C'est un mystère! S'écrie notre compère ravi!... C'est un ligature de l'Ami-à-Comme, répond une voix qui se perd aussitôt dans la foule.

Le plus compromis cependant et le plus à plaindre, c'est ce petit jeune homme, le cou serré dans sa cravate comme dans

un carcan, fraîchement coiffé, frisé, onct, pommadé, et faisant courir sur son menton et sur sa lèvre pivoine un poil naissant, une *barbiche*. Il est tout frais émoulu du collège; il y a six mois à peine qu'il fait saut encore sa philosophie; c'est pour l'achever qu'il est venu au bal de l'Opéra; Dieu! quelles délices il s'y promet! va-t-il en rouer de ces femmes! et, en effet, à peine a-t-il mis le pied dans cet Eldorado, qu' aussitôt une taille légère se détache d'un groupe de dominos élégants, et vient droit à lui; Anacharsis frémit de tout son corps en sentant le bras de l'inconnue mystérieuse se poser sur le sien; un riche domino de satin dessine les formes agréables de la belle aux cheveux blonds (elle a des cheveux blonds); elle parle, et l'oreille d'Anacharsis savoure avide-

pendant, de jouer le rôle de la Chercheuse d'esprit; elle ne sait rien; elle ne comprend rien; tout cela est un logographe pour elle; heureux Anacharsis!

queur triomphant ou voisin du triomphe; cependant il y a une récompense qu'il sollicite, un dernier bonheur qu'il exige, visage charmant dont il n'a pu que deviner les grâces sous le masque jaloux qu'elle lui cache; c'est de contempler ces jolis yeux qui doivent lancer des flammes, ces lèvres d'où sont parties tant de paroles enivrantes. « Non, monsieur, je ne veux pas me démasquer; je ne me démasquerai pas! de grâce, n'insistez pas; finissez! » Mais Anacharsis est devenu pressant, éloquent, attendrissant... On a beau faire; il faut céder... on cède! Le masque tombe, la vieille reste, et la beauté s'évanouit. C'était une Anaryllis de cinquante à cinquante-cinq ans, en effet, qui avait profité des licences du bal de l'Opéra pour revenir



(Avant le bal.)



(Nuit-Mouche.)



(Commencement de l'intrigue.)

à son printemps et à la saison des roses. Je ne vous parlerai point de l'effroi d'Anacharsis au spectacle de ce nez pointu, de ce front ridé, de ces petits yeux fauves, de ce menton déclarné, de cette bouche édentée, de ces Jones caves, de ces cheveux blonds pris au magasin, de tout ce qui complète enfin une beauté de grand'mère.

ment le son argentin de sa voix enfantine; car on dirait d'une petite pensionnaire, tant elle a la voix douce. On cause, on s'écarte de la multitude, on va chercher les petits coins silencieux et déserts, on s'égarer. Anacharsis reste toute la nuit aux pieds de sa beauté, déployant toutes les ardeurs d'un jeune philosophe qui va prendre sa première inscrip-



(Su tes de l'intrigue.)



(Déroulement de l'intrigue.)



(Consolidation.)

tion à l'école de droit; il roiguit, il soupire, il pousse des hélas! à ébranler la salle; son œil l'amboue, son sang bout; elle

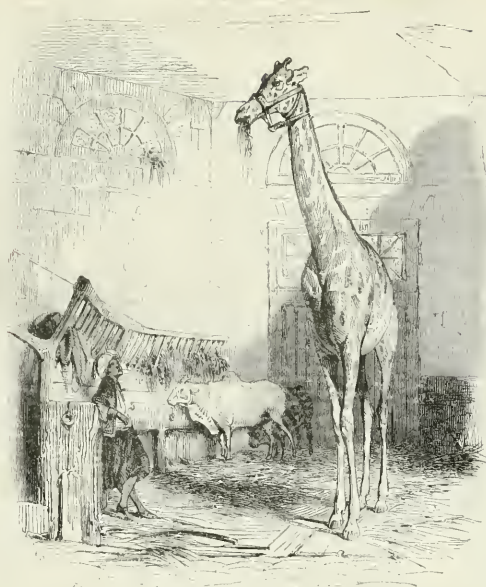
Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit tout à coup; mais Anacharsis est rayonnant; il a tout à fait l'air satisfait d'un van-

Ceci vous prouve que le parti le plus prudent à prendre, quand on va au bal de l'Opéra, c'est de se mettre dans une

loge avec un masque de son choix, et dont on connaît parfaitement le visage, pour éviter toute disgrâce, et de contempler du haut de sa grandeur cette comédie de fous ou de dupes qui se joue au-dessous de vous.

— Les acteurs anglais ont terminé leurs représentations; la dernière a eu lieu samedi, au théâtre de l'Opéra-Comique; M. Macready et miss Faucitt ont emporté à Londres le souvenir reconnaissant de l'hospitalité toute gracieuse que Paris leur a faite; les braves, les éloges ne leur ont pas manqué; peut-être même la galanterie française a-t-elle été plus loin dans le compliment, que le talent réel des artistes anglais ne l'exigeait; mais en fait de politesse et de bonne hospitalité, il vaut toujours mieux aller au delà que de rester en deçà. Quoi qu'il en soit, miss Faucitt est une artiste remarquable, et Macready a bien aussi son mérite: c'est un homme intelligent, soigneux des détails, d'une diction savante, d'une expérience exercée; mais nous nions que ce soit un acteur de génie, comme quelques-uns l'ont écrit; et quand on se rappelle Talma, on sent l'immensité qui sépare Flabille M. Macready de l'artiste de génie.

Le roi l'a voulu voir, comme dit La Fontaine dans sa fable du *Singe et le Léopard*, et il l'a vu; S. M. a paru satisfait. L'Angleterre, comme on sait, est la bien venue aux Tuileries; comme marque de la satisfaction royale, M. Mitchell, directeur de la troupe, a reçu de la gratitude de Louis-Philippe une tabatière d'or: en vérité, on ne pouvait faire le même don à Macready et à miss Faucitt: imaginez lady Macbeth et Othello armés, chacun, d'une tabatière; le roi a très-bien compris le péril, et il leur a fait remettre, à Macready un pignard enrichi de diamants, à miss Faucitt un riche bracelet. Si Othello et Macbeth veulent



(La Girafe, morte, le 15 janvier 1818, au Jardin des Plantes, à Paris.)

prendre une prise, dans l'entr'acte, ils s'adresseront à la tabatière de M. Mitchell. Ah! pehnt! Les chefs arabes en ont assez comme cela, et sont repartis

rent; c'est un deuil universel parmi les hôtes du jardin des Plantes. On dit même, on dit qu'on a vu l'Hyène et le chacal, — ô prodige! — essayer une larme.

pour l'Algérie le 25 du présent mois. Qu'Allah les conduise, et que le roster de leurs prospérités soit toujours fleuri!

— Nous recevons une triste nouvelle, et nous l'annoncerons avec tous les ménagements qu'elle exige, pour ne pas causer aux âmes sensibles une trop vive émotion; préparez-vous donc, ô vous tous qui ne lirez, à recevoir un coup terrible; que vos cœurs s'attendent à tressaillir, vos yeux à verser des larmes. — La... Faut-il parler?... la girafe... Achevons-nous?... La girafe du jardin des Plantes est morte. Jelez un cri funèbre, orfrites de la ménagerie! tigres et lions soyez attendris!

C'était cette belle et gigantesque girafe qui était venue, du fond du désert, pour s'abriter au milieu de notre civilisation, avec sa haute taille et son œil si mélancolique et si doux: elle y a vécu quinze ans avec résignation, mais sans pouvoir oublier complètement son ciel natal et son désert. On voyait, à son regard toujours triste et languissant, qu'elle aurait mieux aimé vivre inconnue et brouter en liberté la feuille de l'arbre sauvage.

Tout ce qui peut cependant charmer les amis de l'exotisme et flatter sa vanité, la girafe l'avait obtenu; des poètes l'ont chantée, des académiciens lui ont adressé des lettres; la foule l'admirait toute la semaine et encore le dimanche; elle a eu l'affection des bonnes d'enfants, l'admiration du *Jean Jean*, la tendresse des petits garçons. « Allons voir la girafe! » a été longtemps le cri universel.

Maintenant elle n'est plus! La mort n'a pas plus respecté cette grandeur qu'elle n'en a respecté tant d'autres; elle n'est plus! et le marmot, la nourrice, le soldat, le rentier la pleurent; c'est un deuil universel parmi les hôtes du jardin des Plantes. On dit même, on dit qu'on a vu l'Hyène et le chacal, — ô prodige! — essayer une larme.

Chronique musicale.

Grand Concert des Champs-Élysées. — Concert du Conservatoire. — Concert de M. RICHARD MULLER. — THÉÂTRE-ITALIEN: la *Rinegata*, — *Don Giovanni*.



(Concert donné par M. Berlioz dans la salle du Cirque-Olympique, aux Champs-Élysées.)

C'est un infatigable athlète que M. Berlioz, et un compréhensif ténor. Une entreprise n'est pas encore menée à bien, quoiqu'il en rêve un autre, et il ne se reposa des fati-

gures d'un combat qu'en dressant le plan d'une bataille. Je gagerais que l'éti dernier, pendant qu'il dirigeait l'exécution du « Grand Festival de l'Industrie, » il prenait déjà ses

mesures pour la « Grand Fête musicale » qui vient d'avoir lieu.

En effet, quelle distance y a-t-il du lieu où était campée

L'an passé l'industrie nationale au Cirque des Champs-Élysées! Quelques pas à peine : rien que la grande allée à traverser? En attendant la salle de concert que certains journaux ont conseillé à l'administration municipale de faire construire, — conseiller n'est pas payer, — M. Berlioz trouvait là une salle de concert toute faite, décorée avec une magnificence pleine de goût, et dont les vastes proportions étaient tout à fait en rapport avec ces immenses déplacements de forces sonores et leur met son plaisir et sa gloire.

Il est certain que le Cirque des Champs-Élysées s'est trouvé beaucoup plus favorable à la musique que cette incommensurable et infirme baraque où fut donné le *Festival industriel*. Plus d'angles retraits, plus de toiles assourdissantes, une grandeur raisonnable, une coupole arrondie, sous laquelle les vibrations harmoniques se propageaient par un mouvement égal et régulier... La musique était là dans ses conditions normales, et les trois cent cinquante exécutants de dimanche dernier ont produit deux fois plus d'effet que les neuf cent cinquante de l'an passé.

De tous les morceaux qui ont été exécutés dans ce concert, un seul était nouveau. C'est une ouverture intitulée : *Ouverture de la Tour de Nice*, sans doute parce que M. Berlioz l'a composée dans cette ville, où il a fait récemment un voyage. C'est une composition extrêmement originale, pleine d'effets fantastiques et de caprices bizarres. On dirait un conte d'Hoffmann. Cela vous jette dans un malaise indéfinissable; cela vous tonne comme un mauvais rêve, et remplit votre imagination d'images étranges et terribles. Assurément cette tour de Nice est habitée aujourd'hui par des centaines de hiboux et d'araignées, et les fossés qui l'entourent sont remplis de couleuvres et de crapauds. Peut-être a-t-elle servi de retraite à des brigands ou de forteresse à quelque tyran du moyen âge; peut-être quelque prisonnier illustre, quelque belle innocente et persécutée y out-il exprimé dans les angoisses de la fam, ou sous les fer des bourreaux. Vous pouvez tout supposer et tout croire quand vous entendez ces violons qui grincent, ces haut-bois qui croassent, ces clarinettes qui gémissent, ces basses qui grondent, ces trombones qui râlent. *L'Ouverture de la Tour de Nice* est l'ouvrage le plus étrange et le plus curieux peut-être qu'ait jamais enfanté l'imagination d'un musicien.

L'ouverture du *Carnaval romain*, très-originale aussi, est cependant beaucoup moins bizarre. *L'Illustration* l'a analysée l'année dernière, et n'a plus à y revenir. Elle a produit son effet accoutumé, et l'auditoire l'a vigoureusement applaudie. Le *Dies ira* a eu pareille fortune. *Au tuba mirum*, l'explosion successive des trompettes et trombones placés aux quatre points cardinaux... de l'orchestre a fait trembler la vaste salle sur ses larges fondements; elle ne s'est pas écroulée cependant, et cela fait honneur à l'architecte qui l'a bâtie. Je voudrais savoir le nom de cet architecte, afin de le recommander aux propriétaires qui aiment les constructions solides. Hyperbole et plaisanterie à part, le *tuba mirum* de M. Berlioz est un morceau qui atteste une grande puissance, et qu'on ne peut entendre sans être violemment ému.

Le cheur du sommeil, d'Alty, œuvre célèbre de Piccini, est très-expressif; il persuade le sommeil, comme dit Virgile : *suaudet cadentia sidera somnus*. Piccini n'est-il pas effectivement un astrologue?

Madame Eugénie Garcia a exécuté avec un goût exquis, un style pur et sévère, beaucoup d'intelligence et d'expression, d'admirables scènes d'*Alceste*, qui malheureusement ne sauraient se passer de l'action dramatique. Madame Garcia y a fait un grand effet : quel effet n'en eût-elle pas produit, si elle avait dit cette puissante musique en costume et sur la scène, et si elle avait pu compléter son chant par l'accompagnement indispensable de son geste et de sa physiognomie!

M. Ponchard a fort bien dit la grande scène d'*Orphée*, et l'on n'a que des éloges à adresser à MM. Haumann et Hallé, qui ont exécuté, le premier un air vierge de sa composition, le second, ce beau concerto en *mi bémol* qui est la composition de Bethoven. Les jure persuadé que M. Haumann aime beaucoup sa musique; je le lui pardonne, à condition qu'il ne banonnnera d'aimer celle de Bethoven.

Chacun, dit-on, a son goût sur la terre, Et le meilleur est celui que l'on a.

Les concerts du Conservatoire viennent de recommencer. C'est toujours cet incomparable orchestre, conduit comme de coutume par M. Habeneck. On a exécuté dans la première séance la symphonie de M. Mendelssohn qui avait été essayée l'année dernière, et la symphonie en *ut majeur* de Beethoven. C'est la première que ce grand homme ait publiée. Il y est assez fidèlement la route frayée par ses prédécesseurs; mais y a présent déjà le génie vigoureux et hardi qui devait bientôt produire la symphonie pastorage. On a fort applaudi, dans ce concert, un jeune violoniste allemand, M. Moeser, qui a de brillantes qualités, un style excellent, et une exécution très-labile.

M. Richard Mulder a donné aussi un concert fort intéressant, dont toute la musique était de sa composition. M. Mulder est un harmoniste très-distingué, chez qui l'étude sévère de l'art du contre-point n'a pas empêché l'imagination et l'insouciance de la mélodie. La plupart des morceaux qu'il a fait exécuter ont obtenu un succès très-honorable. On a particulièrement applaudi une scène avec chœurs d'un fort beau style, et un *motet* dont le caractère grave et religieux et la savante harmonie ont vivement frappé l'auditoire.

On s'est ce que la *Rinegata*, qui vient d'être représentée au Théâtre-Italien? C'est l'opéra de M. Donizetti intitulé *Luzcrezia Borgia*, sous lequel on a, tant bien que mal, ajouté une pièce nouvelle. Le public a paru regretter l'ancienne, et le public en a raison. Mais que voulez-vous? M. Victor Hugo, dont le librettiste italien avait mité d'un peu trop près le drame, a réclamé la propriété de ses combinaisons scéniques, et a défendu à M. Vatel, de par la loi, le roi, et justice, de faire représenter *Luzcrezia Borgia* sur son théâtre. Cet homme

assurément n'aime pas la musique. Et voilà la partition de M. Donizetti flambée, comme dit Fizaro, parce que M. Hugo a imaginé qu'elle lui *faisait du tort!* L'art n'est plus qu'un négoce, hélas! et l'on ne tardera pas sans doute à faire payer patente aux poètes, comme aux marchands de cirage. Cela ne serait que bien juste, en vérité!

Bourgeoisement Mollère est tombé dans le domaine public, et nous pouvons élever *Don Juan* tout à notre aise, sans craindre de voir arriver l'huissier. Nous avons eu ce bonheur lundi dernier... bonheur empoisonné, comme tous ceux qu'on goûte en ce monde. Madame Persiani était mal en voix. « L'homme, a dit M. de Bonald, est une intelligence servie par des organes, » et le monde philosophique a applaudi à cette belle définition. Eh bien! dimanche dernier, l'intelligence de madame Persiani était très-mal servie par ses organes; elle voulait et ne pouvait pas. Ce que c'est que de nous!

Madame Grisi a quelques beaux morceaux dans le rôle de douña Anna; mais elle ne le comprend pas dans son ensemble; elle n'y met pas la réserve, la dignité, l'élevation et la touchante mélancolie dont Mozart a empreint toutes les phrases qui doivent passer par sa bouche. Quant à madame Manara, quant à M. Corelli... Ecartons ces tristes souvenirs! M. Fornasari essayait pour la première fois le rôle de don Juan... Il en avait pris le costume, dans lequel il se pavait. Ah! si le vrai don Juan, échappé des enfers, avait passé par là! Lecteur, vous avez vu jouer *Picaras* et *Diégo*, et vous pouvez imaginer quelle eût été l'aventure de M. Fornasari.

Un voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RÉCIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(Voir t. III, p. 249, 263, 309, 373, 389, et t. IV, p. 21, 45, 53, 85, 101, 139, 149, 185, 215, 251, 262, 278, 294 et 314.)

CHAPITRE XXVI.

TENDRESSES D'AUTREFOIS. — LE CHATEAU DE LA VALLIÈRE.

Ne voyant pas revenir le fier Othon, qui leur avait promis merveilles, les dames Pinchon, que l'inquiétude dévorait, s'étaient mises en route sur je ne sais quels indices malassurés; et, toujours en compagnie de M. Fabbé, elles poussaient en avant, à la recherche de nos deux fugitifs; mais, au lieu de remonter du côté de Gren, où étaient Oscar et Famazone, elles battaient la Touraine jusqu'à Château-La-Vallière, où le mauvais temps les força d'arrêter dans la méchante auberge du bourg.

L'indolente Mathilde, le chagrin faisant sur elle le même effet que la fatigue, sommeillait, la tête appuyée sur le bord du lit, tandis que madame Pinchon et M. Fabbé, le front tristement collé aux carreaux de la fenêtre, regardaient tomber la pluie sur les grands bois qui bordent l'horizon. « Ce sont les bois de La Vallière! Et enfin le bon abbé en soupirent. »

À ce nom, toute la tendresse de sa mémoire sembla se réveiller, et, sûr d'être écouté par la sensible madame Pinchon, il se laissait aller à l'aimable mélancolie du souvenir.

« Louise-Françoise de La Vallière, sœur de la Miséricorde... »

Lecteur, je vous en prie, n'allez point juger ce récit trop mondain pour le sévère habit que porte M. Fabbé, ou, plutôt que d'accuser le plus excellent et le plus digne de mes personnages, accusez-moi, s'il vous plaît, moi-même, de m'être mis une fois à sa place, et d'avoir prêté à cette bouche dévote des paroles qui seraient mieux à mes lèvres profanes... Mais enfin que devenait un auteur, si jamais il ne pouvait mettre son petit mot dans les contes qu'il fait? « Louise-Françoise de La Vallière, sœur de la Miséricorde, avait le teint beau, les cheveux blancs, le sourire charmant, les yeux bleus et le regard doux et tendre, mais vuie par une aimable modestie. On ne la voyait point sans l'aimer, tant il y avait de charme répandu sur toute sa personne, et ce vers de La Fontaine :

« Et la grâce plus belle encor que la beauté »

semble avoir été fait pour elle. Elle avait une taille fine, un maintien plein de douceur; elle boitait légèrement, mais, disent les contemporains, cela ne lui allait pas mal. La sensibilité de son cœur, peinte sur sa figure, lui donnait une expression touchante qui vous charmait d'abord, un air de mélancolie qui venait du sentiment même de la trop grande tendresse de son âme « si tendre, disait d'elle madame de Sévigné, et si honnête de l'être. »

« Avant que le roi ne la vit, elle était aimée éperdument par un lieutenant aux gardes françaises. De retour de l'armée, le malheureux jeune homme courut à l'appartement de Louise, voyant des visages importants et nouveaux, était positivement refusé, sortit la rage dans le cœur. Un ami lui apprend que Louise aime le roi. « Ah! s'écria-t-il, tout est perdu pour moi! » Et il se perça de son épée.

« Louise de La Vallière avait été placée en qualité de fille d'honneur auprès d'Henriette d'Angleterre; là le roi la vit et l'aima. Il trouva en elle une âme toute pleine pur l'admiration tendre, d'un amour respectueux; mais elle se cachait à elle-même ses propres sentiments, quoique la force lui manquait pour les combattre. La jeunesse du roi, sa beauté et sa gloire, aux yeux de Louise, le mettaient au-dessus du reste des hommes; mais elle aimait Louis plus encore que le roi; et elle aimait sans ambition, et semblait plus attentive même à l'aimer qu'à lui plaire. » Depuis, a-t-on dit,

qu'elle eut tâté des amours du roi, toute renfermée en elle-même et dans sa passion, elle ne voulut plus voir ses anciens amis, ni même en entendre parler, uniquement occupée de sa tendresse qui lui tenait lieu de tout... Elle voulait toujours voir son amant, on songer à lui sans être distraite par des complicités indifférentes. « Et lorsqu'on dit paraitra la fière Montespan, chacun donna un regret à cette petite violette qui se cachait sous l'herbe, et qui était honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse. »

« Longtemps elle avait combattu ou essayé de combattre; elle préférait l'honneur à toutes choses; Louis la trouvait toujours les yeux baignés de larmes, et quand on prononçait de l'ant elle le nom de la reine, elle se sentait prise d'une mortelle confusion. Le roi fut sensible à la douceur d'être aimé uniquement pour lui; Louise l'avait attaché par sa tendresse si vraie plus encore que par les grâces de sa personne, et son amour restait le sentiment le plus frais, le plus jeune, le plus charmant aussi qu'une femme lui dit jamais faire éprouver.

« Louise déroba donc à toute la cour son bonheur et sa honte; pendant deux ans, elle fut l'objet caché de tous les amusements et de toutes les fêtes. Un jeune valet de chambre du roi composa plusieurs récits qu'on mêlait à des danses; ces récits exprimaient avec mystère le secret des deux amants, qui cessa bientôt d'être un secret; leurs yeux se cherchant et se rencontrant sans cesse; Louise ne voyait que le roi; Louis, parmi toutes ces femmes brillantes de la cour, ne regardait que celle qu'il aimait.

« Bussy raconte que madame Henriette ayant aimé Louise à Versailles, le roi, sans se soucier de ce qu'on en pourrait dire, fit à la princesse cette incivilité, de la laisser à la pluie qui survint dans ce temps-là, pour donner la main à La Vallière, à laquelle il couvrit la tête de son chapeau.

« Une nuit le bruit se répand au Louvre que Louise vient d'accoucher; aimant mieux mourir que de laisser soupçonner sa faiblesse, Louise se lève, s'habille, et reçoit la reine qui, pour aller à la messe, était obligée de passer par son appartement.

« Mais le roi ne s'accommodait pas paremment de tant de réserve; et, par des lettres patentes, il érigea publiquement en duché la terre de Vaujour qui était aux La Vallière. Le préambule de ces lettres patentes semble avoir été écrit de la main même du roi, et marque la tendresse d'un amant envers sa maîtresse : « Les bienfaits que les rois exercent dans leurs États étant la marque extérieure du mérite de ceux qui les reçoivent et le plus glorieux éloge des sujets qui en sont honorés, nous avons cru ne pouvoir mieux exprimer dans la *public* estime toute particulière que nous faisons de notre très-chère, bien-aimée et très-fidèle Louise Françoise de La Vallière, qu'en lui conférant les plus beaux titres d'honneur qu'une affection très-singulière, excitée dans notre cœur par une infinité de rares perfections, nous a inspirée depuis quelques années en sa faveur, et quoique sa modestie se soit souvent opposée au désir que nous avions de l'élever dans un rang proportionné à notre estime et à ses bonnes qualités, néanmoins l'affection que nous avons pour elle... etc. »

« Lorsqu'elle reçut cette honneur, et lorsque ses enfants furent légitimés, Louise fut désespérée; car elle avait cru que personne ne devait connaître sa maternité. Aussi commença-t-elle dès lors à avoir le goût de la pénitence, et faisant un retour sur elle-même, elle s'enlitta une première fois, au couvent de Sainte-Marie, à Chaillet; mais un regard de Louis, un sourire de ce maître adroit ébranlant ses plus fermes résolutions; elle se laissa ramener sans résistance, et reprit des chaînes qui se resserrèrent bien davantage.

« Cependant, le roi limit par se laisser de cette tendresse si douce, de cet amour modeste, de cette pure passion, de ce bonheur égal jusqu'à la tristesse, de ces beaux yeux et de ces belles larmes. Madame de Montespan prenait sur lui un coup singulier; mais il aimait encore Louise, et la nouvelle maîtresse, ne pouvant faire renvoyer l'ancienne, consentit à vivre avec sa rivale, ayant la même table et presque la même maison. Louise aurait dû fuir alors, et chercher la consolation dans une paisse retraite; mais elle ne pouvait encore se résoudre à ne plus voir celui qu'elle aimait; madame de Montespan l'abreuvait d'humiliations et d'outrages; mais un mot du roi effaçait tous les chagrins de Louise. Un jour pourtant elle se plaignit, et, à la froideur des réponses de Louis, elle put connaître toute l'étendue de sa perie; ce fut alors qu'elle lui envoya ce sonnet si touchant, si tendre encore en sa mélancolique résignation :

Tout se détruit, tout passe, et le cœur le plus tendre Ne peut d'un même objet se contenter toujours; Le passé n'a point vu d'éternelles amours, Et les siècles futurs n'en doivent pas attendre.

La constance a des fois grand non veut pas entendre. Des desirs d'un grand roi rien n'arrête le cours; C'est qui plait aujourd'hui déplaît en peu de jours, C'est la inégalité ne saurait se comprendre.

Louis, tous ces défauts font tort à vos vertus. Vous m'avez aimé autrefois... et vous ne m'aimez plus! Mes sentiments hélas! différent bien des vôtres.

Amour, à qui je dois tout mon mal et mon bien. Que ne lui donniez-vous un cœur comme le mien? Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres?

« Louise était restée à la cour par pénitence et pour assister au triomphe de sa rivale; elle voulait sacrifier à Dieu la cause même de ses torts, et croyait faire d'autant mieux que la pénitence viendrait de l'endroit où elle avait péché. Mais enfin, il fallut céder, elle écrivit adieu au roi, et le vit une dernière fois. Tous deux ils pleurèrent abondamment, ils pleurèrent sur leurs années passées, sur leurs serments d'autrefois, sur leur bonheur qui n'était plus déjà qu'un souvenir. Puis, l'heure vint de se séparer, et bientôt l'on apprit que Louise, sœur de la Miséricorde, venait d'entrer aux Carmélites. Mais l'amour de Louis lutait encore dans son âme contre l'amour

de Dieu. « De sens, écrivait-elle à un ami, que malgré la grandeur de mes fautes que j'ai présentes à tout moment, j'ai pour un plus de part à moi sacrifiée que l'obligation de faire pénitence. » On avait voulu la détourner de s'enfermer dans un cloître; mais la résolution de Louise était bien prise, et à ceux qui lui parlaient des austérités de la pénitence, elle répondait tristement : « Quand j'aurai de la peine aux Carmélites, je me souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir ! » (en parlant de madame de Montespan et du roi).

« Alors commencent les rigueurs du cloître, les larmes du repentir, les amerturnes de l'expiration; plus elle a goûté de bonheur dans son péché, et plus Louise veut maintenant être malheureuse. Sans regret elle ensevelit sous le voile cette beauté pleine de charme; elle veut éteindre les douces flammes de ses yeux, elle veut courber vers la tombe ce front où le chagrin à la pas encore imprimé un rideau. Elle professe ses vœux, est-à-dire qu'elle descend vivante dans le cercueil, et elle entend sur sa tête les foudres de cette voix sublime, habituée à rétroscier sur les débris des grands hommes humains : « O âme ! s'écrie Bossuet en regardant Louise, vous connaissez et vous aimez c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressembliez à votre auteur, qui n'est que connaissance et qu'amour. » Jugez quelle émotion, ce mot, ce seul mot d'amour, quelle émotion poignante il devait jeter dans le cœur de la pénitente. Tous les regards étaient fixés sur elle; et, quand elle prononça ses vœux, on se levait pour la mieux voir : « Elle lit cette action, dit madame de Sévigné, comme toutes les autres de sa vie, d'une manière noble et toute charnante. Elle était d'une beauté qui surprenait tout le monde. » Une autre dame racontait plus tard qu'elle l'avait vue dans les dernières années de sa vie, et qu'elle l'avait entendue, avec un son de voix qui allait jusqu'au cœur, disant des choses admirables de son état et du bonheur dont elle jouissait déjà, malgré les duretés de la pénitence.

« Dans le silence rigoureux du cloître, seule devant Dieu, que se passait-il au fond de son cœur? quels soupçons s'en échappaient malgré elle? quelles larmes venaient baigner ses joues amaigries par les mortifications de son repentir? et la vue du ciel suffisait-elle à satisfaire cette grande tendresse qui l'avait perdue et qui l'avait faite si heureuse? — Elle lutait de toutes ses forces, elle lutait contre ses souvenirs plus que contre ses remords; et sa pénitence, par sa rigueur même, semblait presque un suicide : elle passa trois ans entiers, ne voulant boire par jour qu'un demi-verre d'eau; et ainsi elle se consumait perpétuellement dans les ardeurs de la souffrance. « Je ne suis occupée, disait-elle, que de satisfaire à la justice de Dieu. »

« L'agonie fut longue et douloureuse; le chagrin, et mieux encore, le cloître, avaient amené de bonne heure les infirmités et les maladies, et ce corps si charmant se flétrissait et périssait en détail. Elle mourut, oubliée de Louis, oubliée de ceux qui avaient vu son bonheur; elle mourut les yeux levés vers le ciel, et la douleur que l'on y voyait peinte retombait à mémoire les paroles que la pénitente avait dites à la reine : « Non, je ne suis pas aise, mais je suis contente. » « Et maintenant elle repose sous une chapelle mortuaire, dernier reste des Carmélites au fond d'un faubourg de Paris; elle y dort au milieu des roses, comme si le ciel avait béni la tombe de la douce répénitente; Paris a respecté le saint enclos, et sur cette terre sacrée, il a planté ses fleurs les plus belles et les plus suaves; des myriades de rosiers entourent la chapelle funèbre, et l'âme de sœur Louise respire dans le parfum de toutes ces roses!... »

Ainsi contait M. l'abbé, pour faire pleurer madame Pinchon, ou ainsi je compte moi-même, cher lecteur, pour révéler dans votre âme l'écho de ces tendresses d'autrefois, pour rendre plus douce votre mélancolie, si vous êtes triste, pour vous faire penser à vos belles amours, si vous avez aimé; pour mêler à vos chers souvenirs celui d'un cœur charmant de temps passés... Tout d'ailleurs n'est-il pas épuisé dans la vie, et s'il est vrai que la vie ressemble à un voyage, un voyage ne ressemble-t-il pas aussi à la vie? Laissez-moi donc vous mener par tous sentiers, sans trop vous inquiéter de la ligne droite; sivez-moi d'un pas docile, sans murmurer des mille détours de nos voyageurs, ni des méandres infinis de mon récit; et quand nous n'arriverons pas, qu'importe? »

Mais, au moins, vous laisserai-je un moment de repos. Le bel Othon est au lit avec force compresses; Oscar et sa compagne repassent leurs rôles de Roméo et Juliette; les dames Pinchon et l'abbé ont fait halte dans une chambre d'auberge, et le petit Van s'est au hasard les bords fleuris de la Loire, nous... posons la plume, tirons un trait, et allons cultiver nos amis, sans penser aux fatigues ni aux peines que nous préparons les grandes aventures de notre tome deuxième... à qui Dieu prête vie!

ALBERT-ALBERT.

(Fin du premier volume.)

De l'Industrie des Maraîchers.

NOUVEAUX CHASSIS EN FER À L'USAGE DE L'HORTICULTURE.

Les arbres dépouillés de leurs feuilles élèvent pitoyablement en l'air leurs bras décharnés, les maraîchers sont occupés à couvrir leurs artilchamps pour les préserver des rigueurs de l'hiver; point de verdure, point de sève, point de végétation. Combien d'ailleurs ce long sommeil qui désole les poètes, mais bien plus encore les gourmets? Car l'été, en faisant place à l'hiver, a emporté avec lui ces succulentes primeurs, ces fruits savoureux qui faisaient leurs délices; ils se demandent alors en gémissant combien de temps

doit durer cet effroyable jeûne, et si l'art ne viendra pas, à force d'efforts et d'ingénieuses combinaisons, remplir vide laissé par le sommeil de la nature dans leurs estomacs impatients.

Hérousement pour eux, l'industrie veille au milieu de l'engourdissement général, car c'est à l'industrie qu'il est donné aujourd'hui de résoudre tous les problèmes. Or, peut-on donner un autre nom que celui d'industrie à cette labile culture maraîchère qui, dans quelques centaines d'hectares répandus autour de la capitale, sait créer annuellement pour 15 millions de produits, qui appelle à son aide tous les secrets de la science et de la mécanique, et pousse la témérité jusqu'à créer, pour ainsi dire, des saisons artificielles.

Que de trésors aussi retirés en ce moment dans ces maisons ingénieuses qu'on appelle des serres-chaudes, et dans lesquelles on a si habilement ménagé l'air, la lumière, et une chaleur lentement progressive! Quelques-unes sont, dans leur genre, de véritables palais. Les serres du jardin des Plantes, celles de M. de Rothschild, celles encore qu'avait établies feu le financier Boursault, ont depuis longtemps épuisé toutes les formules de l'éloge, et même de l'admiration.

Nous ne parlerons donc pas de ces constructions somptueuses que tout le monde connaît, et qui, dit-on, peuvent être, par leur luxe et leur prix, considérées comme exceptions, mais pour leur nous étendre un peu plus longuement sur les serres de la petite propriété, celles qui sont le plus répandues dans les plus petits jardins, et chez les plus humbles maraîchers, c'est-à-dire sur ces couches de terre recouvertes d'un châssis vitré, sous lesquelles on fait pousser les primeurs et les fruits hâtifs, et dont le nombre, autour de Paris, peut, sans exagération, être porté au delà de cinq cent mille; nombre prodigieux en effet, et qui ne s'explique que par le voisinage d'une ville comme Paris, où tout se fait sur des proportions colossales.

La description et l'examen des châssis actuels nous conduira naturellement à les comparer avec d'autres analogues d'une invention récente et qui, par les perfectionnements qui viennent d'y être apportés, peuvent exercer une énorme influence sur l'avenir de l'industrie maraîchère.

On nomme, en horticulture, châssis, une clôture vitrée qui abrite les plantes ou les arbrisseaux contre l'air extérieur en leur laissant la jouissance de la lumière. Ceux dont on se sert habituellement aujourd'hui sont généralement en bois, ainsi que leurs cadres. Sans parler ici de la place qu'ils occupent sur le terrain, et de l'espace nécessaire pour les remettre après les avoir démontés, de leur poids et de la difficulté de les manœuvrer, les châssis en bois sont sujets en outre à de nombreux inconvénients. Faits presque toujours de bois commun provenant de vieilles clôtures ou de déchargement de bateaux, ils se gercent, se fendillent et occasionnent ainsi une déperdition de chaleur souvent mortelle aux plantes. D'autres fois, le bois travaillé et brisé le verre au bout de quelque temps, et les réparations continuelles deviennent les vides avec du mastic, recouvrir le tout d'un enduit gras, et entretenir le châssis au moyen de couches de peinture fréquemment renouvelées. Enfin, un laps de dix années est le terme le plus long qu'on puisse assigner à leur durée.

Les châssis nouveaux, dont nous nous occupons ici, sont de l'invention de Mlle Lefebvre; ils sont en fer sur cadres en tôle. Cette disposition permet une clôture hermétique sans déperdition de chaleur et ne laisse pas craindre que les verres se brisent, car le métal ne joue pas, et est moins sensible que le bois aux influences atmosphériques. Une petite crémaillère qui a reçu le nom d'aerette peut y donner de l'air à volonté, et en ne mettant pas de cloison intérieure, tout un rang de châssis peut se communiquer et permettre ainsi la culture des plantes qui traient. La chaleur se concentre et s'équilibre, et active ainsi la végétation. Des plantes soumises à ce régime fleurissent et mûrissent plus tôt; considération importante, si l'on pense que le temps est le plus précieux des capitaux, et que c'est surtout en fait de primeurs qu'il importe de devancer ses rivaux sur le marché. Les planches se démontent avec facilité, économisent environ un dixième de l'espace occupé par les châssis en bois, et tandis que ceux-ci, devenus vieux, ne sont plus qu'un poids mort, et tendent à brûler, les châssis nouveaux, avariés ou hors de service par suite d'accidents, conservent encore une valeur quelconque à titre de vieux métal.

Nous n'en dirons pas davantage pour signaler la supériorité de ces châssis en fer sur les châssis en bois. Nous n'ajouterons plus que quelques mots sur quelques-uns des perfectionnements que la science et l'avenir réservent à ce genre d'industrie. On sait aujourd'hui que des verres de telle ou telle couleur décomposent plus ou moins les rayons solaires. Ainsi, les uns ont la faculté de concentrer la chaleur, les autres la projettent au dehors, adoucissent ou diminuent plus ou moins son action. C'est posé, il est dès lors évident que chaque couleur, chaque nuance a son emploi et son effet sur la végétation, et qu'il est ainsi facile d'appliquer à chaque plante la nuance qui sera la plus favorable au développement de sa croissance. Cette découverte habilement dirigée, promet d'immenses résultats. L'entomologie, qui n'a rien dit jusqu'à ce jour, pourra peut-être l'étudier de son côté sous le point de vue de l'existence ou de la destruction d'une foule d'insectes nuisibles. Alors l'industrie maraîchère et celle des horticulteurs, sagement guidée par les indications de la science, ne livrera plus rien au hasard, travaillera sur des données certaines, et attendra une prospérité qu'il est possible de prévoir, mais à laquelle on ne pourrait, sans craindre de se tromper, assigner des limites positives.

Théâtres.

Les petites danseuses allemandes (THÉÂTRE DE L'OPÉRA). —

Boquillon à la recherche d'un père (THÉÂTRE DES VARIÉTÉS). —

Les Trois Loges (THÉÂTRE DU VAUDEVILLE). —

Forte-Spada (THÉÂTRE DE LA GAITE).

L'Académie royale de musique a représenté, cette semaine, la *Julie Fille de Gamé* et le *Diable amoureux*, ballets-pantomimes en trois actes. Parbleu! s'écrie-t-on, voilà de belles nouveautés! à quoi bon nous parler de ces ballets que l'Opéra danse et redanse depuis trois ou quatre ans? N'avez-vous pas, monsieur, quelque bouquet moins fané et plus frais à nous offrir? — Patience, aim lecteur, ne le fâchez pas tout rouge; attends un peu et garde-toi de juger les choses sur l'étiquette; souvent une vieille enseigna cache des denrées succulentes et qu'on ne soupçonnait pas; tel est l'emploi que remplissent depuis huit jours, à l'Opéra, le *Diable amoureux* et la *Julie Fille de Gamé*. Entrez dans ce grand magasin de ronds de jambas et de piquettes, et vous verrez que je vous dis la vérité pure.

Une petite armée de petites danseuses récemment arrivées à Paris donne, en effet, aux deux ballets en question, une fraîcheur, un attrait de nouveauté, un parfum de jeunesse qu'ils avaient perdus depuis longtemps. Ces danseuses allemandes sont au nombre de trente-six; elles ont pour général en chef madame Weiss, maîtresse des ballets au théâtre de la Josephstadt à Vienne.

Tous ces anges sautillants, hauts comme ma botte, n'affligent pas le regard par leur aspect maladif et étioilé, comme la plupart de ces avortons martyrs qui sortent de nos académies de danse et étalent tristement, sur la scène de l'Opéra, leur enfance avortée; tout au contraire, ils ont des petits visages heureux et souriants, des petits bras potelés, des petites poitrines *adem*, et des joues rondes comme des pommes; on devine que madame Weiss ne leur a pas donné seulement des coups de martinet pour toute nourriture, régime trop généralement pratiqué par les mamans de nos petites danseuses, régime économique dans le fond, mais peu nourrissant dans la forme.

Nos petits chérubins allemands exécutent trois danses principales: la première est la danse hongroise. La moitié de la troupe, habillée en hommes, sert de cavalier à l'autre. Il faut les voir, chassés de la butte hongroise, de la colline collante aux mille broderies qui serpentent, et de la veste charnarrée; comme ils font vaillamment sonner l'épéon au tintement argentin! comme ils balancent, d'un air créant, le bonnet de lulan qui colle leurs têtes enfantines et riantes! quelle hardiesse! quelle prestesse! quelle allure résolue et mutine! quelle netteté dans la mesure! quelle franchise d'exécution et quelle grâce énergique! c'est un spectacle tout à fait aimable et intéressant. Les deux capitaines qui commandent ces deux escadrons de Hongroises et de Hongrois danseurs, se sont signalés dans les pas qu'ils ont exécutés en *solo*, montrant ainsi qu'ils ne devaient pas leurs grades à la faveur, mais qu'ils méritaient vraiment le commandement.

Voici maintenant mes vaillants Hongrois qui déposent épéons, bottes, air créant et bonnet martinet; les voici tous dans leur état naturel, redevenus des petites filles fraîches, coquettes, pimpantes, parées de robes de satin rose. Ainsi après la danse hongroise, nous avons l'allemande; l'allemande se compose, comme on sait, de rondes et de valse qui s'enchaînent, s'enlacent, se compliquent, se mêlent et se dénouent; nos trente-six petites filles sont ravissantes à voir s'engageant, se perdant et se retrouvant dans les milins détours de ce gracieux labyrinthe. Il y a un moment où vous ne voyez plus qu'un tourbillon de six roses, de chéris flottantes, de rubans aux vives couleurs, voltigeant de toutes parts; puis, tout à coup, le tourbillon se dissipe, et, à une mesure donnée, tout se retrouve en place, avec une rapidité merveilleuse et une incroyable précision. On dirait que ces trente-six fillettes ont obéi en même temps à l'impulsion de quelque baguette magique dont on ne voyait pas la fée. A ce spectacle, l'enthousiasme a dépassé toutes les ardeurs connues, et ces trente-six *marmottes*, redemandées par la salle entière, sont venues faire trente-six saluts au parterre, pour marque de leur gratitude.

Car ce n'était rien encore; pour dernière admiration, les élèves de madame Weiss vous ménageaient le pas des fleurs. Pour le coup, ceci tient du prodige. Ce ne sont pas de ces fades danseuses comme nous en avons tant, qui se guident froidement et bêtement sur des guirlandes de roses assis postiches que leur vertu, et sortant du magasin de papiers peints; c'est une véritable nuée de petits oiseaux sémillants, bondissants, gazouillants, becquetants, coquetants, qui courent, sautillent, voltigent à travers des brèches, des guirlandes, des entonnoirs, des réseaux, des arabesques de fleurs; confusion charmante, ravissante mêlée, où, par une habileté rare dans les passes et dans les figures, l'ordre règne au milieu du plus délicieux désordre.

On applaudit à outrance, avec passion, avec fureur, après que ces mirimides ont terminé leurs prodigieux exercices, et sont rentrés dans la coulisse; alors, au bruit de ces sèves enthousiastes, ils reviennent, ils reparaissent pour témoigner de nouveau au parterre qu'ils reçoivent ses bravos toujours et toujours avec un nouveau plaisir, comme disent les braves officiers; et avec eux sort de la coulisse, pour s'associer à ces témoignages de reconnaissance, une bonne grosse femme, une véritable Allemande, espèce de mère Gigone qui n'a pas pondit toute cette couvée, sans doute, mais qui lui a donné l'éducation et la becquée; et, en effet, c'est madame Joséphine Weiss.

— Boquillon est un vieux garçon, et Boquillon s'en vante: il



s'en vante à sa femme de chambre madame Grincheard, il s'en vante à ses amis, il s'en vante à tout le monde. Personne n'est plus heureux que Boquillon, et ce bonheur il le doit... au célibat. Après cette profession de foi céliataire, Boquillon entre dans sa chambre à coucher, le tout pour mettre son onnet de nuit et s'endormir du sommeil du juste. Mais tout à coup, Boquillon pousse un cri désespéré, et revient tout en tremblant. Qu'y a-t-il donc? A-t-on voulu assassiner Boquillon? Quelque frère et ami de la bande des escarpes et des habits noirs s'est-il glissé sous sa couquette ou derrière les rideaux de son lit? Ah! c'est bien pis que cela! Imaginez tout ce qu'on peut inventer de plus affreux, de plus terrible, de plus épouvantable pour un céliataire... Boquillon a trouvé, attendu sans façon sur son lit... Quoi donc?... Oh ciel! oh Dieu!... Mais quoi, encore?... Un... un... un enfant! Oui, un véritable marmot en chair et en os, un bambin qui vient de naître, et qui à peine a tété sa première goutte.

Voilà Boquillon furieux. D'où cela vient-il? qui s'est per-



(Académie royale de musique. — Les Danseuses viennoises. — Le pas des fleurs.

et qu'un vieux barbon millionnaire la convoite.

Dans la seconde loge, mademoiselle Colombe débute, et nous assistons de ce jour mémorable : les iniquités du père, les agitations de la mère, les palpitations de la débutante, les adorations de l'amant, les émotons du directeur. D'abord mademoiselle Colombe va aux nues, puis, par une revanche du barbon, qu'elle a repoussé, mademoiselle Colombe finit par être sifflée, ce qui lui procure une légère atteinte de folie, et nous conduit dans la troisième loge, c'est-à-dire dans une maison d'aliénés.

Heureusement que la folie de mademoiselle Colombe n'est qu'une plaisanterie; elle en est bien vite guérie, et ne s'en sert plus que pour bernier le vieux fou dont elle a eu à se plaindre, et lui faire administrer des vouches.

Si ce daubeur n'est pas neut, il est amusant.

Diab! gardons-nous de plaisanter; nous avons affaire à un rude gaillard, à Forte-Spada, capitaine de conductieri; Forte-Spada s'appelait autrefois Landi; mais Landi, trompé



(Danseuses viennoises. — L'allemande.)

N'êtes-vous pas le père que je cherche? Vous sentez tout le danger de ces demandes à brûle-pourpoint, et de ces visites domiciliaires; Boquillon sème le désordre et la confusion partout où il passe : grâce à lui, les femmes, les maris, les demoiselles, les amants, les maîtresses sont sens dessus dessous; le mari soupçonne sa femme de cet enfantillage, la femme son mari, et ainsi du reste; il y a surtout un moment où Boquillon tombe au milieu d'un magasin de modes avec son terrible point d'interrogation, et excite une véritable émeute contre laquelle il lutte vaillamment, comme un grenadier de la vieille garde, armé... d'un riflard.

Que vous dirai-je? Boquillon s'est donné beaucoup de peine pour trouver au bon ce qui était bien près de lui, et c'est là la morale de la fable; le père de l'enfant, en effet, est tout simplement le neveu de Boquillon, qui avait jure à propos de mettre son fruit sous la protection et l'invocation de son oncle. Le tout finit par un mariage qui légitime la chose.

Il se fait beaucoup de bruit et de tumulte dans cette odyssée, dont Boquillon est l'Ulysse, odyssée bouffonne et amusante qui a complètement réussi; Bouffé joue le rôle de Boquillon et s'y remue excessivement, beaucoup trop, ce me semble; mais enfin c'est Bouffé. Ce mot-là veut tout dire; les acteurs en crédit ont des privilèges que n'ont pas les autres; on leur fait souvent un mérite de leurs défauts mêmes. Les auteurs sont MM. Bayard et Dumanoir.

— MM. Clairville et Hostein ont mis au monde les Trois Loges, avec une espèce de succès. La première loge est une loge de portier; la seconde, une loge d'actrice; la troisième, une loge de fous; dans la première loge, mademoiselle Co-



(Danseuses viennoises. — La hongroise.)

mis cette horreur? Défense de déposer ici des enfants. Mais enfin, comment faire? Jetterai-on le marmot dans la rue? Le mettra-t-on aux Enfants-trouvés? C'est d'abord la première pensée de Boquillon : la première colère ne raisonne pas; puis peu à peu Boquillon s'apaise, car il a l'âme tendre au fond, quoique vieux céliataire. Il pourvoit donc au plus pressé, et se munit d'une nourrice. Mais ce n'est pas assez d'une nourrice; Boquillon a résolu de découvrir le père de l'enfant, et, plein de cette pensée charitable, il se met en voyage à la recherche d'un père. Qui indiquera à Boquillon le père *marâtre* qui a donné le jour à cette pauvre petite créature, et s'en est débarrassé tout honnêtement sur le dos de Boquillon?

Notre héros, digne d'être chanté par un plus grand poète, déploie un dévouement et une ardeur héroïques dans cette navigation orageuse à la recherche d'un père; ni les bourrasques, ni les disgrâces, ni les coups de pied, ni les coups de poing ne l'arrêtent; il frappe à toutes les portes, il arrête tous les passants, il entre dans toutes les maisons, et s'écrie :



(Théâtre des Variétés. — Boquillon à la recherche d'un père. — Mlle Valence. — Bouffé. — Mlle Bligny. — Mlle Fiore.)

lombe, fille de portier, joue du piano, chante, et se prépare à un début à l'Opéra, tandis qu'un jeune médecin adore,

des situations fortes et intéressantes où la main exercée de l'auteur, M. Felicien Malleville, s'est fait reconnaître.

Histoire de la Semaine.

La discussion de l'adresse de la chambre des pairs a rempli toute la semaine dernière, et c'est à grand'peine que M. le chancelier a obtenu, le samedi, la clôture de la discussion et le scrutin. Il s'est trouvé 135 boules dans l'urne, et, dans le nombre, 59 boules noires, chiffre d'opposition qui ne s'était jamais produit jusque-là dans les votes d'adresses de la Chambre du Luxembourg.

Lundi ont commencé les débats à la chambre des députés. La discussion générale, le premier jour, été froide et traînante, mais, dès le lendemain, l'animation a gagné les orateurs et l'auditoire. A l'heure où nous écrivons, la lutte est toujours engagée, et comme nous ne pourrions en faire connaître ni toutes les phases, ni le résultat, nous en apurornerons le récit.

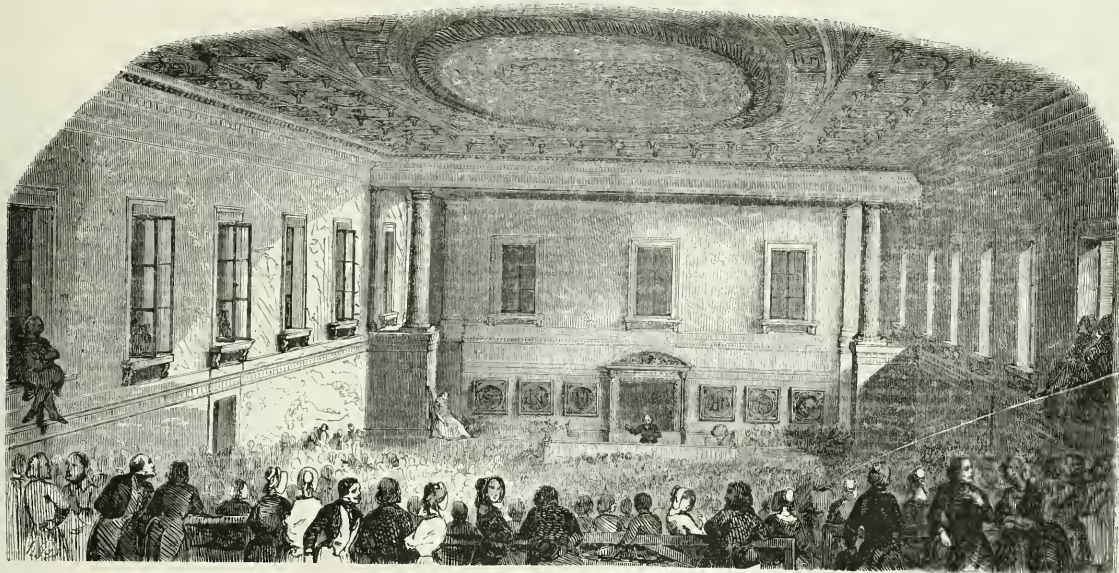
On sait qu'au moment où M. l'amiral Du Petit-Thouars fut frappé d'un blâme et d'un désaveu, une souscription fut ouverte pour lui offrir une épée d'honneur. Déjà ce marin avait vu, en 1854, la chambre de commerce de Bordeaux lui décerner le même honneur en témoignage de sa noble et courageuse conduite dans la défense du commerce français à Lima, sous le fort de Callao. La commission instituée pour recueillir les fonds de la souscription nouvelle et en régler l'emploi, après avoir arrêté ses comptes et ses états, qui donnent pour produit une somme de plus de 50,000 francs, et qui établissent que 175,000 personnes environ ont pris part à cette manifestation, a pensé qu'elle devait s'entendre avec l'amiral Du Petit-Thouars. Elle a consigné dans un procès-verbal, communiqué à tous les journaux, les circonstances et le résultat de cette entrevue. « Après avoir exprimé à l'amiral, est-il dit dans ce document, le sens de la manifestation que nous avons cru devoir résumer dans sa personne, parce que lui seul avait été l'objet d'un désaveu accompagné de colomnies, nous lui avons demandé s'il accepterait l'épée d'honneur, ou si la commission devait faire un autre emploi des fonds.

L'amiral Du Petit-Thouars, qui avait éprouvé, en nous recevant, une émotion qu'il n'a point dissimulée, nous a dit qu'il était profondément touché de notre démarche; qu'il sentait

vivement tout ce qu'elle avait d'honorable pour sa personne, et que l'approbation de ses concitoyens était assurément l'ambition la plus légitime et la récompense la plus douce pour tout homme appelé au service de la patrie. Mais il nous a priés de considérer que les devoirs impérieux de la discipline ne lui permettaient ni de s'expliquer sur une manifestation politique, ni de recevoir, sans l'autorisation de ses chefs hiérarchiques, un témoignage public d'approbation. Nous avons dû respecter une détermination appuyée sur des motifs où l'amiral Du Petit-Thouars croyait sa position militaire engagée; nous ne saurions d'ailleurs, sans abuser, rapporter ici les conversations toutes confidentielles dans lesquelles il nous a été donné de connaître les véritables et si honorables sentiments de l'amiral. Mais nous pouvons dire que, toujours préoccupé du sort des braves auxquels il a commandé, il nous a parlé avec un vif intérêt de tous ceux qui avaient succombé dans l'expédition de Taïti. Nous lui avons alors demandé quelle serait sa pensée sur l'emploi des fonds des souscripteurs, et il nous a répondu qu'il ne croyait pas se faire illusion en pensant que l'hommage dont il avait été l'objet s'adressait à tous les marins qui avaient dignement servi dans ces mers lointaines, et qu'assurément on répondrait aux vœux des souscripteurs en affectant le produit de la souscription à secourir soit les marins blessés, soit les femmes et les enfants de ceux qui sont morts. Nous regrettons de ne pouvoir être plus explicites dans un rapport destiné à la publicité; mais nous croyons pouvoir vous affirmer, messieurs, que la mission dont nous avons été chargés, et dont la conviction profonde que l'opinion publique ne s'est pas trompée en voulant honorer un officier général dévoué à la gloire de son pays, ennemi déterminé de l'étranger, jaloux de notre influence, le pigne du nom qu'il porte, et bien résolu à ne rien faire qui le puisse ternir. » La commission a, en conséquence, déclaré la souscription close, et décidé



(Le général mexicain Paredés.)



(Cours de M. Arago, à l'Observatoire de Paris.)

que les sommes recueillies seraient affectées à des secours en faveur des marins blessés ou des veuves et des enfants des marins morts à Taïti.

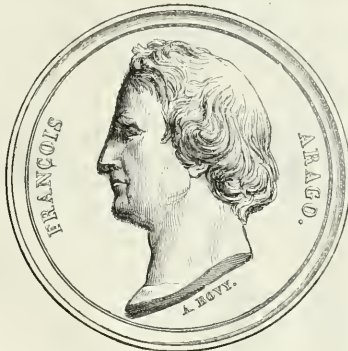
S'il n'est pas permis à notre amiral d'accepter une récompense, le gouvernement anglais ne se fait faute d'en décerner à M. Pritchard. Cet intéressant indemnisé fait voile, à l'heure qu'il est, vers les îles des Navigateurs, poste beaucoup plus important que celui qu'il a occupé près de la reine Pomaré. Et, de peur que quel- que esprit peu clairvoyant ne suppose là quelque disgrâce, le *Globe* anglais a le soin de nous dire : « La nomination de M. Pritchard à un autre poste ne doit fournir matière à aucune réflexion sur sa conduite passée; au contraire. Les îles des Navigateurs ont trois fois autant de population que les îles de la Société et les Georgiennes, et comme évidemment les Français ont fait sur l'archipel entier, c'est payer un juste tribut à la fermeté et à

la droiture de M. Pritchard, que de l'envoyer dans une contrée où, à une époque que nous ne pouvons guère fixer, ses qualités seront rendues nécessaires par les agressions pro-

ne voulut pas lui livrer la marchandise en question à moins qu'il ne fournit caution. M. Cabel, homme de couleur et négociant, répondit pour M. Ingram et donna son aval de

lectrices de la France. Nous savons qu'il quitte l'Angleterre, déterminé à suivre exactement la même ligne de conduite qui l'a rendu si gênant pour les instruments français de la propagande. M. Pritchard, ajoute le même journal, est chargé de la confiance pleine et entière de lord Aberdeen, qui a pris toutes les mesures nécessaires pour accélérer le voyage de M. Pritchard, de manière à montrer l'importance qu'on attache à sa prompte arrivée à son lieu de destination. »

Magnifique affaire, voilà de tels coups! En voici encore un autre: il y a quelque temps, le gouverneur par intérim de Sainte-Marie-de-Bathurst était un M. Ingram. Ce monsieur étant venu à Gorse, eut le désir d'acheter une certaine quantité de marchandises d'une valeur peu considérable. On



garantie à la traite souscrite par lui. La traite, à l'échéance, ne fut pas payée par M. Ingram, et M. Cabeiul fut forcé de s'exécuter. Il écrivit aussitôt à M. Ingram pour réclamer la somme avancée par lui; mais l'Anglais trouva la lettre trop sèche et pas assez respectueuse. Il répondit comme peut le faire un débiteur de mauvaise humeur et qui croit que ses fonctions le dispensent non-seulement de remplir ses engagements, mais encore de garder les lois de la politesse. Si l'ensuivit donc une correspondance assez agitée entre M. Ingram et M. Cabeiul, et les choses en étaient là lorsque le *Curieuse* se présenta en rivière de Gambie. M. Cabeiul est propriétaire pour la plus grande partie de ce navire. M. Ingram, qui ne l'ignorait pas, donna ordre aussitôt de saisir la *Curieuse*, ce qui fut fait. On dépêcha tous les matins que le montaient, et y eurent part également. On vendit la *Curieuse* sous prétexte que ses dispositions intérieures dénotaient des habités de traite des nègres, et l'on mit en jugement le capitaine. Ce qui fut clairement en évidence tout ce qu'il y a eu d'odieux dans cette affaire, où toutes les règles ont été méconnées, c'est que ce marin vint d'être acquitté par la cour d'assises de Bathurst.

Le *Moniteur* a publié les états comparatifs, pour 1844 et pour les deux années antérieures, des impôts et revenus indirects; 1844 a produit 787 millions 867,000 fr.; c'est 25 millions 291,000 fr. de plus qu'en 1843, et 36 millions 607,000 fr. de plus qu'en 1842. Les branches de l'impôt qui ont fourni les plus forts excédents, comparativement à 1843, sont : les droits d'enregistrement, de greffe, d'hypothèque, 6 millions et demi; les droits sur les sucres coloniaux, 4 millions 127,000 fr.; les domages, 3 millions 171,000 fr.; les tabacs, 3 millions 78,000 fr.; les sels (rayon frontière), 2 millions 92,000 fr.; le sucre indigène, 1 million 628,000 fr.; la taxe des lettres, 1 million 207,000 fr.; le sucre étranger, 963,000 fr.; les boissons, 871,000 fr., etc. Malheureusement il y a une progression beaucoup plus rapide que celle de ces revenus, c'est la progression des excédents de dépenses et des crédits de toute nature auxquels ils donnent lieu. La loi de finances du 24 juillet 1843 a réglé le chiffre du budget ordinaire de 1844 à la somme de 4 milliard 271 millions 828,000 fr., et le service extraordinaire des travaux publics s'élevait à 117 millions 580,000 fr.; total des crédits accordés régulièrement pour le budget de 1844 : 1 milliard 589 millions 208,000 fr. Ce chiffre n'a pas été respecté le moins du monde, et, à l'heure où nous écrivons, les dépenses totales de l'exercice de 1844 s'élevaient à 4 milliard 496 millions 479,000 fr.; ce qui donne pour la part des crédits supplémentaires et extraordinaires, demandés depuis le vote de la loi de finances, un excédant de cent sept millions deux cent soixante-onze mille francs. Ces chiffres constatent la situation actuelle; ils seront certainement plus considérables encore à la clôture définitive de l'exercice, c'est-à-dire au 1^{er} novembre prochain.

Les nouvelles de l'Algérie reprennent quelque intérêt. On annonce que le commissaire impérial du Maroc, chargé de s'entendre avec le général Delarue pour la délimitation des territoires, attend à Ouedha l'arrivée de cet officier général, et que l'empereur paraît personnellement assez bien disposé; mais l'anarchie gagne du terrain, et dans ce moment, trois provinces du Maroc sont en pleine insurrection. Il faut ajouter que dans les autres contrées, l'autorité d'Abd-el-Rahman n'est que nominale, et que son fils aîné, sur lequel on comptait le plus pour relever cette autorité, est complètement déconsidéré aux yeux des populations depuis sa défaite d'Isly. Le discrédit dans lequel ce prince est tombé fait douter qu'il puisse succéder à son père. Abd-el-Kader se prépare pour toutes les éventualités. Il est parti, malgré toutes les précautions prises par l'autorité française, à appeler à lui plusieurs fractions des tribus campées sur la frontière. On croit maintenant l'émir à la tête de 900 à 1,000 cavaliers. Le général Cavaignac s'est rapproché de la frontière avec les troupes de la subdivision de Tlemcen, afin de surveiller les mouvements des populations, et une colonne mobile vient d'être organisée à Oran pour se porter vivement, si les circonstances l'exigent, dans la direction de l'ennemi. — L'effectif de nos troupes en Algérie s'établit de la manière suivante en ce moment : Division d'Alger, 57,000 hommes; division d'Oran, 29,500; division de Constantine, 24,500; ce qui donne, officiers compris, un total de 91,000 hommes. Mais sur ce nombre 15,000 sont en congé ou dans les hôpitaux; restent donc 78,000 hommes. L'effectif des chevaux est de 16,000, celles des mulets de 5,000.

On écrit de Tunis : « Le bey paraît être en ce moment bien disposé pour la France; il a accueilli avec faveur les premières communications qu'a eues avec lui M. Delaporte, qui gère par intérim le consulat de France, et il vient d'accorder un témoignage de haute gratitude à l'officier français chargé de l'instruction de ses troupes, M. le lieutenant-colonel Lavelaine-Mauberge. Au retour d'une expédition qu'il avait rendue inutile la soumission anticipée de quelques tribus du Djérid, le bey, émerveillé des progrès qu'avait faits son armée sous la direction de M. Lavelaine, détacha par un mouvement spontané le sabre qui pendait à sa ceinture, et l'offrit au colonel français, en accompagnant ce présent de paroles pleines d'effusion. La poignée et le fourreau de ce sabre sont en or massif, la lame est un *karosera* d'une valeur inestimable et telle que les sultans seuls possèdent des armes de ce genre. Aussi n'en font-ils cadeau qu'aux personnages les plus éminents. »

Une lettre du 3 octobre donne sur notre expédition de Chine quelques détails dont nous extrayons les passages suivants : « Nous avons passé trois semaines à Singapour. Peu de jours après notre départ de Singapour, un accident assez fâcheux est arrivé à bord. On avait embarqué un serpent constrictor; cet animal brisa un soir sa cage et jeta tout l'équipage dans la consternation. Après bien des recherches, on trouva le serpent dans les batteries, qui furent aussitôt éclairées par des fanoux. Le reptile était dans un hamac. Un attaché de l'ambassade le saisit couragement, le souleva

et lui brisa la tête sur un canon. Au même instant, arriva M. Raymond, armé d'un sabre; au lieu de frapper le serpent déjà sans vie, il assena plusieurs coups sur les poignets du jeune homme qui s'était dévoué dans l'intérêt de tous. Quand M. Raymond vit les résultats de sa méprise, il tomba évanoui. Les blessures de l'attaché n'offrent au reste pas de gravité.

« Nous avons visité la fabrique, d'écigars de Manille; elle occupe huit mille femmes. Un ouvrier habile peut faire mille cigares par jour. Cinq à six cents hommes sont employés à faire des cigarettés. Quinze jours après notre arrivée à Macao, le bâtiment à vapeur l'*Archimède* s'est réuni à nous pour nous aider à remonter la rivière du Tigre; à Boca Tigris (embouchure de la rivière de Canton), nous avons trouvé une frégate américaine qui tient la station des mers du Chine. Pendant notre séjour à Boca Tigris deux autres navires de guerre y sont arrivés, l'*Alémène* et la *Sabine*. L'*Alémène* venait de faire une course de cinq mois dans l'archipel Tshouan. Cette campagne a été fort curieuse. On a visité des régions peu connues, telles que les lies Leon-Tschou, et le pavillon français paraissait pour la première fois *La Syrienne* repart pour la France, où elle arrivera vers le mois de février. Voici ce qu'on dit de notre mission : Dans un mois et demi, le traité à conclure sera signé; et des attachés le portera en France par la voie de Suez, pour le soumettre à la ratification du gouvernement; pendant ce temps, l'ambassadeur ira visiter Batavia. A son retour, et après avoir reçu le traité, il prendra, avec sa famille, passage sur la *Cléopâtre*, pour revenir en France. »

Un incident très-peu parlementaire a troublé, le 9, la séance à la chambre des députés espagnole. M. Arana, ancien ambassadeur, et personnage fort influent, assistait à la séance, dans la tribune du sénat, qui se trouve de plain-pied avec la salle des séances, lorsque tout à coup un jeune député, M. Rios-Rosas, s'approcha et le frappa à la joue sans autre explication. Il s'agit d'un duel au sabre. M. Arana a été atteint au bras et à la tête, mais peu dangereusement. Pendant que cette rencontre avait lieu, le fils de M. Arana, lieutenant de cavalerie, âgé de 17 ans, apprenant ce qui se passait, courait à la recherche de M. Rios-Rosas; mais lorsqu'il put le joindre, le duel était terminé. Dès qu'il l'aperçut, il s'élança vers lui et lui appliqua deux soufflets, en s'écriant : « L'affront fait à mon père est vengé et je suis à votre disposition. » Un nouveau rendez-vous fut pris pour le lendemain; mais l'autorité était prévenue. M. Arana a été mis aux arrêts forcés par le ministre de la guerre. Toutefois, le colonel du régiment dans lequel sert ce jeune homme, et qui était le témoin de M. Arana père, a fait savoir à M. Rios-Rosas qu'il pouvait choisir un adversaire parmi tous les officiers de son régiment, lui compris. L'affaire a été enfin arrangée. Mais tout ce qu'on a pu tirer de M. Rios-Rosas, c'est qu'en se portant aux violences dont il s'est rendu coupable envers M. Arana, il avait cédé à un mouvement irrésistible qui n'était pas le premier chez lui, car pareille chose lui était déjà arrivée à Séville et avait été également suivie d'un duel.

Le ministre des finances d'Espagne, M. Mou, vient de présenter aux Cortès le premier budget général et régulier de ce pays. Les recettes sont portées pour 1 milliard 250 millions, 655,585 réaux, et les dépenses pour 1 milliard, 206 millions, 922,688 réaux. L'article 2 du projet du budget qui intéresse surtout les porteurs de titres de la dette espagnole, est ainsi conçu : « Le gouvernement est autorisé à procéder au règlement de la dette de l'Etat, tant intérieure qu'extérieure, et à faire face, d'après ce règlement, aux intérêts qui ne sont pas compris dans le budget des dépenses de 1845, au moyen de l'excédant des produits des recettes et contributions publiques, et d'une augmentation convenable (prudencia) de ces contributions. Il rendra compte aux Cortès de l'usage qu'il aura fait de cette autorisation. »

On a reçu des nouvelles de Lisbonne du 8. Les Chambres ont été ouvertes le 2 par un commissaire royal; la reine n'a pu faire elle-même l'ouverture de la session à cause de son état très-avancé de grossesse. M. Gorgojo Henriques, l'ancien président, a été réélu, et son élection a reçu l'approbation de la reine. Les premières séances ont été consacrées à des formalités préliminaires, les débats n'avaient pas encore commencé.

La révolution du Mexique, provoquée par le général Paredes, a fait d'immenses progrès d'après les nouvelles venues au Havre par la voie des Etats-Unis et allant jusqu'au 12 décembre. Canalizo, créature de Santa-Anna, et président par intérim, avait, le 2 décembre, pour frapper un grand coup, prononcé la clôture de la session du congrès et déclaré Santa-Anna dictateur. Pendant quelques jours cette violation de la constitution ne produisit aucun effet apparent à Mexico, mais la nouvelle en étant arrivée à Puebla, le commandant en chef de ce département se prononça immédiatement contre le dictateur; enfin, le 6, la garnison et le peuple de la capitale sortirent eux-mêmes de leur torpeur apparente : ils s'emparèrent de Canalizo et de ses ministres et les emprisonnèrent, firent rassembler le congrès et nommèrent président le général Herrera, président du conseil du gouvernement. On nomma aussitôt un ministère dont l'autorité fut immédiatement reconnue à Vera-Cruz. Il est composé comme suit : MM. Joaquin Herrera, président du conseil et chargé temporairement du pouvoir exécutif; Gonzaga Cuevas, ministre des relations étrangères; de l'Etat et de la police; Mariano Riva Palacio, ministre de la justice, de l'instruction publique et de l'industrie; Pedro J. Echeverria, ministre des finances; Pedro Garcia Conde, ministre de la guerre. Déjà, aux dernières dates, les départements de Puebla et de Vera-Cruz avaient donné leur assentiment au nouveau gouvernement, et l'on ne doutait pas de nombreuses adhésions n'en tarderaient pas à se manifester. Quant à Santa-Anna, il est toujours à Queretaro avec quelques troupes, dont une partie, dit-on, menaçait déjà de le quitter pour se ranger sous le drapeau du nouveau gouvernement. Ses chances de reprendre le pouvoir étaient à peu près nulles. Le nouveau ministre de la guerre lui a enjoint l'ordre de quitter son commandement, le président de la république (il est toujours

le président constitutionnel) ne pouvant, suivant les lois de l'Etat, être à la tête de l'armée. S'il refuse, il deviendra traître et rebelle, parce que le nouveau gouvernement est bien et dûment constitué à Vera-Cruz; s'il obéit, il cesse d'être des troupes, et alors il s'expose à la vengeance de ses ennemis. Sa position, on le voit, est extrêmement critique.

M. Arago a ouvert son cours jeudi dernier, à l'Observatoire, au milieu d'un auditoire immense dont il a constamment captivé l'attention et souvent excité l'enthousiasme. En 1845, les nombreux auditeurs de l'illustre académicien lui ont fait frapper une médaille. Nous la reproduisons aujourd'hui. *L'Illustration* aura à revenir sur ces savantes leçons.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a pourvu au remplacement de MM. Faugier et Mollevault. Le nombre de votants était de 54. Au premier scrutin, M. Edmond Laboulaye a obtenu 28 voix, et a été proclamé. Au second scrutin, M. de La Saussaye ayant réuni 22 suffrages, a été également élu.

Le 25 novembre, le feu a pris à bord du brick de l'Etat le *Zebre*, stationné au Sénégal. On a aussitôt commencé à sortir les poudres, et essayé de le conduire sur la plage, mais inutilement; car le navire, étant sabordé, touchait au fond. Les commandants ont fait charger le pont avec du sable, et condamner les ouvertures jusqu'au 29, jour où on les a dégagées, non sans inquiétude, en raison de 150 oubliés chargés qui étaient enfermés dans une saute d'où on n'avait pu les sortir, le feu interceptant les communications. Plusieurs cloisons qui étaient enfermées dans une saute d'où on n'avait pu les sortir, le feu interceptant les communications. Plusieurs cloisons qui étaient enfermées dans une saute d'où on n'avait pu les sortir, le feu interceptant les communications. Plusieurs cloisons qui étaient enfermées dans une saute d'où on n'avait pu les sortir, le feu interceptant les communications. Plusieurs hommes de l'équipage ont été blessés; l'un d'eux a même succombé. On s'est aussitôt occupé de réparer le navire.

La mort a frappé plusieurs membres de nos anciennes assemblées législatives. M. Castaing, du conseil des Cinq-Cents, ancien inspecteur des forêts, a terminé une carrière affligée par un drame judiciaire que son nom rappelle, et dans lequel son fils fut acteur. — M. Ladréy de La Charrière, ancien député de l'Arche sous la restauration, et M. Charles Bernard, député du Nord à la même époque, sont également décédés. — La littérature dramatique a perdu un de ses plus féconds auteurs, M. Théodore Dartois.

Louis de Glenvezec.

NOUVELLE.

I.

Le touriste qui se rend de Quimperlé, la patrie de l'illustre du Comté, à Concarneau, la ville des pêcheurs, ne rencontre pas sur sa route de fréquents motifs d'admiration. Le paysage calme, silencieux, mélancolique, ne prend jamais, comme en Normandie ou en Touraine, ces attitudes coquettes qui provoquent le regard et arrachent des exclamations passionnées. La laide austère couverte de bruyères et d'ajoncs, des champs de seigle ou de sarrasin quelquefois plantés de pommiers, çà et là des bouquets de pins maritimes; à l'horizon, la nappe majestueuse de l'Océan dont les barques aux voiles blanches semblent voguer au milieu des arbres, voilà le pays tel qu'il se présente d'abord aux yeux du voyageur. Mais si on quitte le grand chemin, si on pénètre dans un de ces sentiers encaissés, qui, d'ombrage en ombrage, vous conduisent jusque sur le rivage de la mer, on découvre mille beautés inconnues. La solitude se révèle à vous sous de nouveaux aspects pleins de charmes et de mystères.

Les habitants de la contrée, riches ou pauvres, se sont en quelque sorte accommodés à cette *sauvagerie* de la nature. Au lieu de construire leurs habitations sur le bord de la route, ils les ont soigneusement enfoncées au sein des terres, multipliant encore aux alentours, comme des remparts de verdure, les abris de bêtes, de sapsins et de châtagniers. Ils ont ainsi volontairement sacrifié les avantages des transports, des communications faciles; ils ont ainsi renoncé à un des mille spectacles de la civilisation; mais en revanche ils ont échappé à l'odieuse curiosité des commis-voyageurs. Ils peuvent mener en paix la vie pastorale des anciens jours, sans être jamais entravés d'un spectateur ennuyé ou indifférent. Ils vivent, travaillent et meurent à huis-clos, pour ainsi dire, sevrés des lumières de notre siècle, obstinément groupés dans le boulog comme dans le cimetière, autour du clocher de leurs églises.

Le château de Glenvezec occupe l'extrémité d'une de ces paisibles retraites. Bâti sur un rocher, il domine à la fois la pleine mer et une petite baie que les flots ont creusée dans les sables du rivage; mais dans toutes les autres directions il se cache, comme un nid de tourterelles, dans la sombre épaisseur des feuillages. Quoique situé à moins d'une lieue de la route, on ne peut l'apercevoir; le toit pointu de ses tours se confond parmi les cimes de gigantesques châtaigniers. Rien n'égale la tranquillité de cette maison assise entre la solitude des bords et la tranquillité de l'Océan. Du côté de la mer, on n'entend que le gémissement des vagues, le cri sinistre des goélands, et parfois le canon de détresse autour des rochers qui défendent l'abord de ces côtes périlleuses; du côté de la terre, l'oreille ne recueille d'autre bruit que le chant des oiseaux nichés dans les grands chênes du parc, ou la clochette des troupeaux parqués dans les lointains pâturages.

Pour pénétrer dans la cour, on traverse un portail à plein-cintre mené dans une tour qui sert de colombier. En face, vous trouvez une vaste pelouse ombragée par quelques sapsins; à gauche est le jardin; puis le verger; à droite se dresse fièrement une futaie séculaire qui descend jusque sur les rives de la baie. Cette riche plantation est percée d'allées larges et régulières, à toute heure, en toute saison remplies d'ombre et de silence.

Autour du château règne une terrasse sablée qui se rétrécit considérablement du côté de la mer, et ne laisse plus qu'un espace assez semblable aux remparts des villes fortifiées. A l'extrémité de cette plate-forme, que protège un mur

à hauteur d'appui, s'élevait une sorte d'escalier pratiqué dans la roe, à l'aide du pic et de la mine, et conduisant au rivage par une pente effrayante. Une petite grille défend l'entrée de ce passage dangereux, appelé par les habitants du pays l'escalier du Diable. Pendant le jour, des hommes exercés, des enfants même, peuvent sans trop d'inprudence suivre cette voie, la plus courte de toutes, pour aller du château au bord de l'Océan; mais la nuit il faudrait être ivre ou fou pour tenter l'escalade. La plus légère hésitation, le moindre faux pas, vous précipiterait dans les flots qui viennent battre contre les rochers lorsque la mer est haute. Autrefois cette esplanade avait été plantée, mais le vent qui souffle durant les tempêtes d'équinoxe avait peu à peu dévoré les jeunes arbres. Il n'était resté, à l'époque où cette histoire commença, qu'un figuier rabougri et deux pins dont les cunées, tourmentées par les orages, s'étaient fraternellement entrelacées comme pour se défendre l'une l'autre, et formaient une sorte de berceau naturel.

En 1795, par une belle et calme soirée d'automne, deux personnes se promenaient sur cette terrasse. Ces deux personnes, dont l'une était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, et l'autre une femme à peine sortie de l'adolescence, paraissaient en proie à de vives préoccupations. Elles parcouraient la plate-forme d'un pas brusque et agité, le front soucieux, le regard pensif. Insensibles à la beauté du spectacle qui s'offrait à leurs yeux, elles n'accordaient aucune attention à un magnifique coucher de soleil qui enveloppait la mer comme d'un voile de feu, et qui répandait sur les arbres, déjà jaunissants, des teintes d'une richesse extraordinaire. La nappe verte de l'Océan était rayonnante de sérénité. Des bateaux pêcheurs naissaient à chaque instant à l'horizon, avec leurs voiles blanches ou rouges, accrochant par bandes au milieu des sillons de lumière que projetait l'astre à son déclin, puis s'enfuyaient joyeusement vers le port de Concarneau, comme des oiseaux qui reviennent à leur nid.

Plus loin, des hirondelles de mer rasaient les flots assoupis en poussant les grands cris mélancoliques dont les marins aiment tant la sauvagerie harmonie.

Le jeune homme était vêtu d'habits de voyage, mais la simplicité de ses vêtements n'empêchait pas de remarquer sa taille bien prise et sa tournure distinguée. Le large chapeau de feutre noir qui couvrait sa tête ne pouvait pas non plus dérober au regard les traits pleins de noblesse de son visage. La jeune femme qui marchait à côté de lui réalisait un des types les plus charmants de son sexe. Il était impossible de voir sans admiration l'ovale parfait de sa figure, l'arc délicat et fier de ses sourcils, ses lèvres encadrées imprégnées de la fraîcheur juvénile que l'âge enlève si vite, son teint nuancé de ces couleurs rosées qui sont vives et qui ne sont pas dures, le tout encadré dans l'or pâle de ses magnifiques cheveux blonds. Elle était déjà revêtue de toute la grâce voluptueuse qui environne les toutes jeunes femmes, et elle n'avait pas encore perdu les charmes mystérieux de la jeune fille. Ses traits, remplis de douceur et de bienveillance, eussent pu même sembler enfantine, si ses yeux bleus, dans le chaud rayon qui s'y dardait, n'avaient exprimé la résolution qui appartient à un âge plus avancé. C'est qu'à ces temps de rudes épreuves, l'expérience vieillissait l'âme avant de flétrir le visage.

Le sable de la terrasse criait sous leurs pieds, les goélands pataquaient non loin d'eux avec de grands bruits d'ailes, le château se remplissait d'un mouvement inaccoutumé, et cependant rien ne pouvait les arracher à leur taciturnité. Il était évident que ces deux êtres agitaient ce moment dans leur esprit de solennelles pensées.

Tout à coup, une jolie paysanne parut sur le seuil d'une porte qui s'ouvrait sur la terrasse; elle portait dans ses bras un enfant de trois ans.

À cette vue, la jeune femme sortit brusquement de son rêve, entraîna son compagnon en lui prenant la main, courut vers ses fils et le couvrit d'embrassements mêlés de larmes. Le jeune homme, à son tour, caressa l'enfant qui le regardait avec une sorte de surprise. Cependant ensuite triste et pensif, il resta debout dans une attitude pleine de désespoir.

La jeune femme congédia son enfant avec un baiser; puis, attirant son mari sous le berceau formé par les deux pins entrelacés, elle lui dit en le faisant asseoir à côté d'elle :

« Quoi ! Louis, toujours cet air effrayé décoloré ! N'ai-je donc pas aussi besoin de résignation, moi ? L'heure de ton départ approche; au nom de cet enfant chéri, notre unique bonheur, notre unique espérance, ramène-toi. »

Le jeune homme pressa dans ses mains la main blanche et fraîche de sa compagne.

« Je n'hésite plus, Jeanne; ma résolution est maintenant irrévocable, je suis décidé à partir. Mais, au moment de nous séparer, comment veux-tu que je n'aie pas le cœur déchiré ? Je vais laisser ici le berceau de mon fils et celle avec qui je devais passer une vie tranquille... Oh ! quand reviendrai-je ? quand reverrai-je ce toit paisible, cette terrasse solitaire, ce figuier, ces pins qui nous abritent comme ils ont abrité mon père?... Jamais, peut-être ! Et puis, repris-il avec un redoublement de désespoir, comment me consolerais-tu de te laisser seule ici, ma pauvre Jeanne, ange d'innocence. Quel sera ton sort si les démons qui nous poursuivent ne respectent pas ton isolement ? si le secours qui m'a été promis n'est point efficace, qui te protégera ? »

« Le château-là retourna sa main de celle de son mari, puis, l'élevant au ciel avec un geste plein de foi et d'enthousiasme religieux : « Dieu, » répondit-elle.

II.

Le baron Louis de Glenezven appartenait à une famille noble de la Bretagne. Il resta orphelin de bonne heure, ayant perdu, à des intervalles très-rapprochés, son père, tué par un boulet à la bataille d'Ouessant, et sa mère, morte d'une maladie de langueur. A peine sorti du collège, il entra, comme

tous ses ancêtres, dans la marine royale. Quelques années après, il avait obtenu le commandement d'une frégate. Ce jeune officier, d'une bravoure déjà éprouvée dans plusieurs combats contre les Anglais, semblait destiné à une haute fortune, lorsque la révolution éclata. On sait quel désordre l'émigration jeta au milieu des flottes françaises, qui se trouvaient tout à coup pressées entièrement privées de chefs. Le baron de Glenezven ne laissait pas les idées nouvelles, son noble cœur applaudissait même secrètement aux efforts du tiers état, mais il était sous le joug des préjugés de sa famille. Il ne voulait pas, comme la plupart de ses amis, faire ce qu'ils appelaient la promenade de Goblentz, mais il quitta le service et se retira dans son château. Là, il essaya toutes les misères de l'oisiveté. Dévoré d'ennui, il alla à l'embarquer pour l'Amérique, afin d'y chercher des fatigues et des périls, lorsqu'il rencontra par hasard, dans un castel voisin, mademoiselle Jeanne de Loquequer, unique enfant du comte de Loquequer, ex-colonel d'un régiment de cavalerie. Cette âme, avide d'émotions, s'éprit aussitôt de la belle jeune fille, qui, de son côté, ne fut pas insensible à son amour. Il demanda sa main qu'il eut le bonheur d'obtenir. Son existence alors changea entièrement de face; il oublia facilement le passé, ses illusions perdues, sa carrière à jamais brisée, la chute même de ses généreuses espérances, pour ne plus songer qu'à aux saintes joies du mariage. Il entraîna sa jeune femme dans son nid de granit, au milieu de ses grands arbres solitaires, et il commença une nouvelle vie. L'orage qui grondait sur la France venait expirer à la lisière de ses bois silencieux. Pendant trois années, ils vécurent au sein d'un délicieux repos, bientôt embellis par la présence d'un enfant.

L'heureux couple aurait peut-être traversé sans douleur l'époque la plus désastreuse de la révolution, grâce à ce complet isolement du monde, si un malheur terrible n'était pas venu fondre sur eux, comme une tempête, et détruire inopinément toute leur félicité. Un soir, un message vint apporter au baron une lettre de Nantes. Cette lettre était du comte de Loquequer, arrêté comme suspect et emprisonné. Il priait son gendre de venir le trouver et donnait sa bénédiction à sa fille, qu'il se espérait plus revoir. Sans perdre un seul instant, M. de Glenezven monta à cheval et partit seul malgré les vives instances de sa femme qui le suppliait de l'emmener avec lui. Arrivé à Nantes, il se rendit à la prison de la ville. Il demanda à voir son beau-père au premier géôlier qu'il rencontra; mais il n'obtint que de grossiers refus. On avait donné l'ordre de ne pas laisser communiquer les prisonniers avec les libérés.

Comme il se retirait, le désespoir au cœur, il fut accosté par un homme de haute taille, aux cheveux noirs aplatis sur les tempes, au teint olivâtre, aux gestes brusques et saccadés.

« Que peut-on faire pour ton service, citoyen ? » dit l'étranger d'un voix rauque.

M. de Glenezven, arraché par cette apostrophe à ses douloureuses préoccupations, n'éprouva aucun sentiment de méfiance, il envisagea au contraire cette rencontre comme une bonne fortune du hasard dont il fallait profiter avec empressement.

« Vous êtes bien bon de vous intéresser à mes affaires, monsieur, répondit le baron, et je vous remercie de tout mon cœur, mais il est douteux que vous puissiez m'être utile.

« Qui sait ? répliqua l'inconnu en fixant sur son interlocuteur ses petits yeux inégaux, qui saut ? aujourd'hui moins que jamais, il ne faut se fier à l'habit. Les plus puissants ne sont pas les mieux vêtus. »

M. de Glenezven ne fit pas grande attention à cette phrase prononcée avec quelque aigreur. Il vivait si loin des hommes depuis son mariage, qu'il était tout à fait ignorant des mœurs et des usages nouveaux; il attribua à une légère susceptibilité d'amour-propre la remarque de son officieux ami, et, pour réparer la faute de politesse qu'il craignait d'avoir commise, il s'pressa de répondre : « Je vous en supplie, monsieur, ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, je ne nie point que vous ayez la volonté et le pouvoir de me rendre service; je dis seulement que, dans la circonstance particulière où je me trouve, il est à craindre que votre crédit ne soit pas à la hauteur de votre obligeance. Je désirerais voir un prisonnier.

« N'est-ce que cela, citoyen; mais c'est une bagatelle, et tu ne pouvais mieux t'adresser, car je suis un employé supérieur des prisons.

« Alors, que le nom de Dieu soit béni ! » s'écria le jeune baron en prenant le bras de sa nouvelle connaissance et en l'entraînant à l'écart pour lui raconter avec réserve, mais sans détours, les maux qui venaient à Nantes.

Le récit achevé, l'inconnu demeura quelques instants en silence. Il paraissait réfléchir.

« Tu as du bonheur, dit-il enfin d'une voix où perçait une imperceptible ironie, car personne dans cette ville n'est aussi bien que moi en position de te faciliter une entrevue avec ton beau-père. Maintenant, dis-moi ton nom afin que je puisse l'inscrire sur un laissez-passer.

« Louis de Glenezven, ancien officier de marine, aujourd'hui retiré au château de Glenezven, près de Quimperlé.

« C'est bien, c'est bien, voilà des détails plus que je n'en demande. » Puis l'employé des prisons s'éloigna de quelques pas, tira de sa poche un portefeuille de maroquin rouge, aracha une page blanche et se mit à griffonner quelques lignes au crayon.

« Voilà ton affaire, jeune homme. Avec ce petit morceau de papier, tu pénétreras dans la prison. Le premier géôlier à qui tu le montreras, te conduira ensuite auprès du citoyen Loquequer. Adieu et bonne chance. »

Encouragé d'avoir obtenu ce premier succès, M. de Glenezven songea à profiter des honorables dispositions du fonctionnaire public. Voir M. de Loquequer, c'était quelque chose, mais il fallait surtout l'arracher à l'implacable tribunal qui allait l'appeler devant lui.

« Je vous remercie mille fois de vos bons procédés à mon

égard, s'écria le jeune homme avec un élan de sincère reconnaissance. Ayez la certitude que vous n'obligez pas un ingrat et que je conserverai toute ma vie le souvenir de votre généreuse conduite. A votre tour, veuillez m'apprendre votre nom.

« Mon nom, dit l'inconnu d'un air railleur, il est inutile que je te l'apprenne. Tu le sauras plus tard si tu es encore besoin de moi. D'ailleurs, on me trouve presque toujours à la prison. Encore une fois, adieu, citoyen. »

M. de Glenezven ne voulut pas insister, respectant la réserve de son bienfaiteur comme le scrupule d'un noble cœur. Il craignait aussi de compromettre l'avenir en se montrant importun sans nécessité. Avant de se séparer de l'inconnu, il lui tendit la main avec effusion; mais celui-ci feignit de ne pas apercevoir ce geste amical auquel il ne répondit pas. Il salua de la tête et s'éloigna.

Muni d'un laissez-passer, le baron retourna aussitôt à la prison; il allait franchir le seuil de la porte redoutée, au milieu d'une nuée de gendarmes et de gendarmes à la mine farouche, lorsqu'il entendit prononcer son nom dans la rue.

Il revint sur ses pas et aperçut un marin qui accourait à toutes jambes.

Le nouveau venu était un jeune homme de trente ans environ, petit, mais robuste, au teint brun, à la physionomie pleine de franchise et de loyauté. Ses yeux noirs bien fendus étaient parlants, ils exprimaient une rare énergie jointe à toutes les nobles qualités du cœur. Quoique sa tournure révélât des habitudes peu aristocratiques, il avait dans tous ses mouvements une certaine grâce, une certaine aisance qui révélait beaucoup de distinction naturelle.

« Comme te voilà grand, Glenezven, s'écria le jeune marin en arrivant, il faut parodiez avoir passé dix années ensemble entre les quatre murailles d'une classe, en face du même pédagogue éructant grec et latin, pour se reconnaître encore après tant de métamorphoses. Sais-tu que tu flais d'un joli façon, tout à l'heure. Je ne suis pas si loin voir, moi, car je cours après toi depuis dix minutes, et j'ai cru que je ne pourrais jamais l'atteindre. Ouf, je suis essoufflé. »

Le marin souleva le grand chapeau qui couvrait ses cheveux d'un noir de jais et s'essuya le front. M. de Glenezven avait reconnu un de ses anciens camarades de collège, Charles Le Groix, fils d'un armateur de Saint-Malo; il se jeta à son cou et l'embrassa comme un embrasse-toujours ses amis d'enfance, avec une véritable effusion de cœur.

« Où allais-tu donc ainsi, reprit le jeune marin, j'espère que tu n'as personne qui te soit cher dans ces infâmes cachots dont il ne sort plus que des cadavres. Oh ! si tu savais comme moi tout ce qui se passe dans cette grande maison noire qui nous regarde d'un air sinistre. C'est une horreur ! Mais, dis-moi, aurais-tu la curiosité d'y pénétrer ? »

« Hélas ! je vais y aller un parent, presque un père, M. de Loquequer, dont j'ai épousé la fille.

« Comment tu es épousé la charmante mademoiselle de Loquequer ! Elle était bien belle quand elle vint, il y a quatre ans, passer la saison du carnaval à Nantes. Tous les hommes étaient amoureux d'elle; mais s'il y eut beaucoup d'appelés, il ne devait y avoir qu'un élu, Louis de Glenezven. Tu peux, ma foi, le venir de posséder la perle de la Bretagne.

« Et toi, dit le baron, n'es-tu pas marié ? »

« Oh ! moi, je suis marié en troisième noce à la plus jolie corvette qui soit jamais sortie du port de Saint-Malo, une corvette qui porte un aimable nom : la *Panthere*, et qui a déjà lancé plus d'un cadavre assésu au Ançlais. Vingt-cinq canons de six mouches, cela fait du bruit quand elle jette haut, je te la montrerai. Elle est enrade à Paimbœuf. »

M. de Glenezven poussa un soupir : « Charles ne me parle pas trop de gondroun et d'eau salée, car tu renouvelleras d'anciens chagrins. Ne sais-tu pas qu'en 1789 j'étais encore capitaine de frégate, tandis qu'aujourd'hui je regarde, les bras croisés, passer les navires des autres ? »

« Et pourquoi as-tu quitté la mer ? Ah ! toi, affaire d'opinion, tu as eu tort, Louis, car les gens de cœur ont plus que jamais de la besogne en France. Mais au moins tu n'as pas émigré comme les autres. Comment tous ces jeunes gens ne comprennent-ils pas que blanc ou tricolore, notre drapeau est toujours le drapeau de la France.

« Et tu commandes une corvette, je n'avais pas entendu dire que tu fusasses dans la marine ? »

« Voilà mon histoire en deux mots. Je suis républicain comme toi tu es royaliste. J'angé envie d'occuper mes bras au service de mon pays, je suis allé à l'Océan. J'allai trouver mon père, et je lui demandai de me donner de l'ouvrage. Il m'entendit avec un de ses amis qui commandait un corsaire à bord d'un navire en m'embarquant assésu avec Ançlais. J'allai trois fois aux Indes avec le même capitaine, nous fîmes de bonnes prises, nous nous battimes souvent, enfin, je pris un an à m'échapper, si bien qu'aujourd'hui je monte un navire qui m'appartient et qui fais la course pour mon propre compte.

« Comment, tu es corsaire ! s'écria M. de Glenezven. »

« Ja suis corsaire, répondit Le Groix. C'est un joli état pour les gens qui n'ont point de paresse. Je pars dans quelques jours, et situ n'avais pas une aussi jolie femme, je l'engagerais à t'accompagner; nous irions courir le monde ensemble. »

Ainsi causant, les deux amis entrèrent en se donnant le bras dans la grande prison de Nantes. On les laissa passer sans difficulté. Les gendarmes, coiffés du bonnet rouge et vêtus de sales carmagnoles, se rangeaient sur leur passage en murmurant d'une voix presque obsequieuse : « Bonjour, citoyen Le Groix. »

« Tu vois ces dogues à la gueule ensanglantée, disait tout bas le jeune marin à son ami, eh bien, ils me dévoreraient s'ils pouvaient quoiqu'ils me voient souvent ici en compagnie du représentant, mais ils ont peur de moi parce que je n'ai pas peur d'eux. Ces gens-là brèchent la main qui les dédie et mordent celle qui les caresse, ils sont comme les loups, qui ne se jettent que sur ceux qui tombent. »

Les deux amis pénétrèrent dans un long corridor sur lequel s'ouvraient les différents cachots. Un géôlier d'une taille

gigantesque, aux épaules trapues, au sourire méchant, aux yeux ternes et hagards vint au-devant d'eux, en secouant d'un air farouche le trossseau de clés qu'il tenait à la main. M. de Glenvezec s'arrêta inquiet et presque effrayé à la vue de ce colosse hideux, vrai type de bonnetaire ivre.

« Point de faiblesse ici, murmura tout bas Le Groix, ou nous sommes perdus. »

Quand ils eurent rejoint le formidable géolier, le jeune corsaire l'arrêta en lui posant la main sur l'épaule.

« Tu as la mine d'un bon homme, dit-il au géant qui attachait sur lui un regard d'oiseau de proie, et je suis sûr que tu vas me rendre le petit service que j'ai à te demander. — C'est selon, répondit le guichetier, en caressant sa barbe rousse.

— Il s'agit de peu de chose, mon ami, nous désirerions voir un prisonnier, le citoyen Loquequer, ne pourras-tu pas nous mener auprès de lui ?

— Le citoyen Loquequer; un ci-devant, n'est-ce pas... petit comme ça. Il baissa sa main à la hauteur de son genou. Maigre, ridé comme une vieille femme...

— Oui, oui, eh bien! s'écrièrent les deux amis avec une impatience anxieuse.

— Eh bien, vous ne le verrez pas!

— Et pourquoi ne le verrons-nous pas?

— Pourquoi cela, mes petits, eh bien donc! parce que je crois que, depuis hier, il a pris domicile au château d'Aux (la Loire); ah! c'est là, citoyen, qu'on mange du bon poisson. »

Le baron frissonna de la tête aux pieds et se reprocha amèrement d'être arrivé vingt-quatre heures trop tard.

Son compagnon ne se contenta pas de cette réponse féroce: « Tu mens, dit Le Groix avec audace au géolier. Le citoyen Loquequer n'a pas été noyé, il est vivant derrière une de ces portes d'enfer. Je veux le voir.

— Ah! tu veux, mignon, répéta le géant en reculant de quelques pas et en se posant dans l'attitude du combat.

— Ecoute, l'ami, ne fais pas le matamore. J'ai vu des diables plus noirs que toi; si tu n'échaules la tête, foi de corsaire, je te ferai passer un long quart d'heure. Tiens, prends cette pièce d'or et en avant!

— A la bonne heure donc! en voilà un de sans-culotte. Ça jase sans se gêner. Mais j'aime les corsaires, moi, ce sont de bons b..... et qui ont de bonnes dents! »

A la grande surprise de M. de Glenvezec, le géolier prit la pièce d'or, la mit tranquillement dans la poche de sa carmagnole, puis s'avança vers la porte d'un clichet qu'il ouvrit en disant:

« Entrez, les amis, et faites vite, car je suis pressé. »

EUGÈNE DE LACHAUX.

(La suite à un prochain numéro.)

HISTOIRE DE M. CRYPTOGAME,

PAR L'AUTEUR DE M. VIEUX-BOIS, DE M. JABOT, DE M. CRÉPIN, DU DOCTEUR FESTUS.

(Première partie.)



Agé de 55 ans, M. Cryptogame a toujours le même penchant pour l'histoire naturelle.



Quand il a pris un papillon, M. Cryptogame le pique à son chapeau.



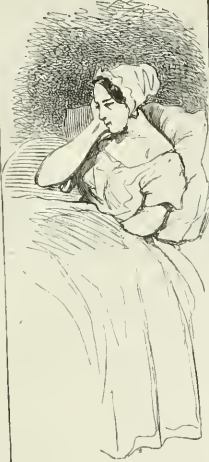
Le soir il le dépique de son chapeau pour le repiquer dans sa collection.



Après quoi il va se coucher, et il rêve avec d'heures des contrées entières où les papillons sont tout paqués.



Pendant que M. Cryptogame rêve papillons, Elvire, âgée de 36 ans, rêve avec délices de son union prochaine avec le cheri de son cœur.



Mais l'aurore lui est faite, parce qu'elle ramène la réalité, qui est si inférieure aux rêves.)



Au fond, M. Cryptogame est plus naturalisé encore que vraiment passionné.



Son style est froid comme une étiquette.



Et l'heure de la promenade matinale a déjà sonnée qu'il ne paraît point encore.



Effectivement, levé un peu tard, M. Cryptogame s'habille sans hâte.



Et l'idée de la promenade matinale le porte à songer.



Il se demande s'il est bien propre à faire le bonheur d'Elvire



Et, secondement, si Elvire est bien propre à faire le sien.



Puis il lui vient à l'esprit des hallucinations de départ secret, d'exil volontaire, de papillons exotiques.



Sur quoi, M. Cryptogame s'habille, prend sa coiffe, et écrit la lettre d'éternel adieu, qui sera remise à Elvire après son départ.



Ou frappe à la porte, et M. Cryptogame à l'imprudence de crier qu'il n'y est pas.



En sorte qu'Elvire enfonce la porte, et surprend les projets de son amant.

(La suite à un prochain numéro.)

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

Chez GUSTAVE BARBA, 34, rue Mazarine.

LUCIE HARDINGE NOUVEAU ROMAN DE F. COOPER

Traduit de l'anglais par M. E. de LABEDOLLIÈRE, continuateur de la traduction DEFALCONPRET, 2 volumes in-8. — Prix : 15 francs.

Nouvelle édition pour les Cabinets de Lecture des

OEUVRES COMPLÈTES DE CH. PAUL DE KOCK

60 pour cent de remise accordée aux propriétaires de cabinets de lecture qui souscriront aux OEuvres complètes avant le 1^{er} avril 1845. 5 FR. NET LE VOLUME IN-8. Cette nouvelle édition faite spécialement pour les cabinets de lecture, est imprimée sous le format in-8^o en caractère cicéro. Chaque roman formera une livraison de volumes in-8. Il paraît une livraison tous les quinze jours, à partir du 15 janvier 1845

J.-J. DUBOCHET & Compagnie, éditeurs, rue Richelieu, 60.

COLLECTION COMPLÈTE DES AUTEURS LATINS

PUBLIÉE AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS SOUS LA DIRECTION DE M. NISARD

Professeur d'Éloquence latine au Collège de France.

27 volumes grand in-8, de 45 à 55 feuilles, contenant la matière de 200 volumes des autres éditions.

LE PRIX DE CHAQUE VOLUME VARIE DE 12 à 15 FR., SELON LE NOMBRE DE FEUILLES. — TOUTS LES VOLUMES SE VENDENT SÉPARÉMENT.

POÈTES.

Plaute, Térence, Sénèque le Tragique, 4 vol. — Lucrèce, Virgile, Valérius Flaccus, 1 vol. — Ovide, 1 vol. — Horace, Juvenal, Perse, Sulpicia, Phédre, Catulle, Tibulle, Propertius, Gallus, Publius Syrus, 1 vol. — Stace, Martial, Lucilius Junior, Rutilius Namantianus, Gratius Faliscus, Nemesianus et Calpurnius, 1 vol. — Lucain, Silius Italicus, Claudien, 4 vol.

PROSAUTEURS.

Cicéron, 5 vol. — Tacite, 1 vol. — Tite-Live, 2 vol. — Sénèque le Philosophe, 1 vol. — Cornelius Nepos, Quinte-Curce, Justin, Valère-Maxime, Julius Obsequens, 4 vol. — Quintilien, Pline le Jeune, 1 vol. — Pétrone, Apulée, Aulu-Gelle, 1 vol. — Caton, Varron (*de Re rustica*), Columelle, Palladius, 1 vol. — Plinius l'ancien, 2 vol. — Suetone, Historia Augusta, Eutrope, 1 vol. — Ammien Marcellin, Jornandès, 1 vol. — Salluste, J. César, V. Paterculus, Florus, 4 vol. — Macrobe, Varron (*de Lingua latina*), Pomponius Mela, 1 vol. — Celse, Vitruve, 1 vol. Choix de Prosateurs et de Poètes de la latinité chrétienne, 1 vol.

Pour les personnes qui souscriront d'avance à la collection complète, le prix de l'abonnement est de 324 fr.

La souscription à la collection complète s'effectue en adressant aux éditeurs la somme de 524 fr., soit en argent, soit en billets, payables en 1845 et 1846, sauf convention particulière entre les éditeurs et les souscripteurs

LA COLLECTION SERA COMPLÈTEMENT TERMINÉE EN 1845.

Depuis huit années que cette collection est en cours d'exécution, il a paru vingt-deux volumes, qui comprennent, entre autres ouvrages, tous ceux que l'on qualifie plus particulièrement de classiques.

Quelques-uns de ces volumes forment des recueils où l'on a réuni méthodiquement et par ordre chronologique, les auteurs qui ont écrit dans des genres ou traité des matières analogues. Ainsi, un de ces volumes comprend *Saluste, César, Velleius Paterculus* et *Florus*, qui racontent tout ce qui s'est écoulé d'événements dans l'histoire de Rome, depuis l'époque où finissent les récits mutilés de Tite-Live jusqu'aux Annales de Tacite.

Un autre réunit *Horace, Juvenal, Perse, Sulpicia, toute la satire romaine; Catulle, Tibulle, Propertius, Gallus, toute la poésie élégiaque ou érotique; le fabuliste de Rome, Phédre; le poète gréco-romain, Publius Syrus; c'est un cinquième de la poésie latine en un seul volume.*

Dans un autre, sont rassemblés les épiques dont les sujets sont romains, *Lucain, Silius Italicus, Claudien,*

Dans un autre, *Virgile*, qui représente la perfection de l'épopée et de la poésie latines, est placé entre *Lucrèce*, qui en représente la jeunesse vigoureuse, et *Valérius Flaccus*, qui en marque la décadence.

Un autre, récemment publié, comprend tout le théâtre, *Plaute, Térence, Sénèque le Tragique.*

Un autre, toute l'agronomie, *Caton, Varron, Columelle, Palladius.*

Un autre, les romans, *Pétrone, Apulée, auxquels on a joint Aulu-Gelle.*

Un autre, les auteurs qui ont traité de l'histoire générale, ou de la morale, *Cornélius Népos, Quinte-Curce, Justin, Valère-Maxime.*

Un autre, deux auteurs contemporains et amis, dont un enseignant l'oratoire, et dont l'autre le pratiquant, *Quintilien et Plinius le Jeune.*

Dans un autre, on a groupé autour de *Stace* et de *Martial*, deux poètes rapprochés par les mêmes lieux, la plupart des diatribes, l'astronomie de *Manilius*, les volcans de *Lucilius Junior*, la chasse de *Gratius Faliscus* et de

Némésion, les voyages de *Rutilius Namantianus*, etc.

Dans un autre, on comprend la première partie du recueil des historiens postérieurs à Tacite, *Suetone*, les auteurs de l'*Historia Augusta, Eutrope.*

Dans un autre, on a rassemblé deux géographes, *Varron* et *Macrobe*, et un géographe, *Pomponius Mela.*

Nous ne parlons pas des auteurs publiés à part, et qui forment à eux seuls un recueil: *Tite-Live*, en deux volumes; *Cicéron*, en cinq volumes; *Sénèque le Philosophe, Tacite, Ovide*, lesquels forment chacun un volume. Il n'en reste rien à publier.

Cinq volumes resteront à paraître dans le cours de l'année 1845, et compléteront la collection. Un volume contiendra la seconde partie des historiens postérieurs à Tacite, *Ammien Marcellin, Jornandès*, et quelques abrégés, *Plinius l'ancien* formera deux volumes, dont nous devons la traduction à M. Littré, membre de l'Institut. Un volume se composera d'un choix d'ouvrages ou fragments d'ouvrages d'au-

teurs chrétiens en prose et en vers, dont les sujets touchent à l'histoire de l'antiquité latine. Un autre réunira les œuvres du seul historien de la médecine et du plus grand architecte de Rome, *Celse et Vitruve.*

Ces deux derniers volumes portent à vingt-sept le nombre total des volumes dont se composera la collection.

La simple indication des matières de ces deux volumes justifie une addition rendue d'ailleurs nécessaire par l'impossibilité de les faire entrer dans les autres volumes, sans donner à ceux-ci les proportions d'un dictionnaire. Personne, parmi nos souscripteurs, ne nous conseillera de retrancher de la collection, pour rester fidèles au chiffre primitivement annoncé, des ouvrages d'un si grand intérêt, et qui ont été érogés d'ailleurs dans le prospectus. Nous serions bien plus blâmés de cette omission, que nous ne le serons de n'avoir pas pu, au début d'une si vaste entreprise, calculer, à deux volumes près, combien deux cents volumes ordinaires pouvaient former de volumes de notre collection.

SOUS PRESSE :

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA COLLECTION DES AUTEURS LATINS, publiés avec la traduction en français, sous la direction de M. Nisard, professeur d'éloquence latine au Collège de France. 25 VOLUMES IN-18 sur Jésus, magnifique édition à 2 fr. 50 cent. le vol.

La Collection des Auteurs latins comprenant tous les écrivains dont nous venons de donner plus haut la liste, est un monument que les savants et les hommes d'études sérieuses peuvent seuls apprécier dans son imposant et volumineux ensemble. Les gens du monde, les jeunes gens, ceux auxquels les occupations de la vie

ne permettent pas les longues études, et qui ne veulent pourtant pas rester étrangers au culte des sciences latines, approuveront le choix que nous voulons faire dans cette collection, pour en composer un recueil à leur usage. Nous ne tarderons pas à publier le titre des chefs-d'œuvre dont se composera cette nouvelle publication.

Nous voulons le faire à loisir, pour nous décider avec connaissance de cause et donner les motifs de notre préférence. Nous ne risquons pas de nous tromper, ni d'être obligés de revenir sur un premier choix en annonçant des ouvrages dont nous aurons déjà dit.

C'est, les OEuvres choisies de Cicéron. Ces volumes sont sous presse. On verra bientôt que nous avons eu en vue d'unir, dans cette nouvelle entreprise, le bon choix des auteurs et des ouvrages, la parfaite correction des textes, le mérite des traductions, le luxe typographique et le bon marché. J.-J. DUBOCHET ET C^o.

Mise en vente de la 13^e Livraison.



EUGÈNE SUE
LE
JUIF
ERRANT
ILLUSTRÉ PAR
GAVARNI
80 LIVRAISONS A 50^c
PAULIN
RUE RICHELIEU N^o 60

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute espèce de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affranchies, adressées à ALEX. PRINCE, Office for Patents of Invention, 44, Lincoln's Inn Fields, Londres.

LITRES SUR LA CHIMIE, considérée dans ses rapports avec l'industrie, l'agriculture et la physiologie, par JUSTUS LIEBIG, professeur de chimie à l'Université de Giessen, membre correspondant de l'Institut de France, de la Société royale de Londres, des Académies de Berlin, de Saint-Petersbourg, etc., etc., traduites de l'allemand, sur la deuxième édition, par F. BERTH-DUPINCY et E. DUBREUIL-HELIOT, docteurs en médecine de la Faculté de Paris; avec une préface de l'auteur, Paris, Paul Masgana, 42, galerie de l'Odéon; J.-B. Baillière, 17, rue de l'École-de-Médecine, éditeurs, 1845.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MELISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYEN, seul successeur des ci-devant Carmes dechausses de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYEN la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 14, répété 14 fois sur la devanture. M. BOYEN étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

Nécrologie.

M. LE BARON PORTAL.

Le baron Portal, qui vient de mourir pair de France et grand-officier de la Légion d'honneur, n'avait été investi, sous l'empire, que de fonctions peu éclatantes. Sa plus importante mission fut d'accompagner à Bordeaux, en décembre 1815, M. le comte Garnier, sénateur, afin de secourir les mesures de salut public que nécessitait la gravité des circonstances.

Après la première restauration, en 1814, M. Portal fut nommé, par Louis XVIII, maître des requêtes au conseil d'Etat. Il s'y fit distinguer par son aptitude aux matières administratives, par ses vues d'organisation. Quelques années plus tard, quand se forma un cabinet dont les débuts ne furent pas hostiles à la liberté, M. Portal fut appelé à en faire partie comme ministre de la marine et des colonies. Notre état naval avait été sacrifié par les Bourbons, à leur premier retour; sa renaissance date véritablement du ministère de M. Portal. C'est lui qui présenta ce budget en vertu duquel la France devait toujours avoir, à l'état normal, quarante vaisseaux et cinquante frégates. Il avait compris ce que nos amiraux-ministres feignent de ne pas comprendre, c'est qu'en n'entretenant que vingt à vingt-deux vaisseaux à flot, la France se condamne volontairement à n'être qu'une puissance maritime de second ordre. Conséquent avec lui-même, il a protesté contre l'ordonnance de 1837, dont M. Tupinier, qui ne fut qu'un instant ministre de la marine, a démontré de son côté les dangers.

Le plus éloquent éloge de M. Portal est la haine qu'il avait inspirée aux Anglais; ce sont les diatribes et les accusations que leurs journaux ont dirigées contre lui. L'importance des mesures prescrites par lui ne leur avait point échappé; aussi le traitèrent-ils de marchand de nègres, comme ils appellent

combattre. Des difficultés en apparence insurmontables surgissent sur chaque point important. Ou sera placée cette salle nouvelle? que sera-t-elle? qui la construira? qui la dirigera? Graves questions qui admettent d'innombrables solutions.

Parmi les projets récemment soumis à l'examen des autorités compétentes, nous avons remarqué celui de M. Hector Horeau, architecte. L'Opéra de M. Horeau, dont nous donnons la vue extérieure et les plans, nous paraît réunir en effet de grands avantages qui feront peut-être pencher la balance en sa faveur. Nous ne voulons pas toutefois entrer ici dans une discussion inutile; nous nous bornons à mettre sous les yeux du public une partie de l'exposé de M. Hector Horeau, afin qu'il puisse juger en connaissance de cause.

L'Opéra proposé serait placé dans un quartier qui n'a pas d'édifice public, sur la ligne des boulevards. Il serait isolé de toutes parts: au sud, par le boulevard des Italiens, à l'est, par la rue Grange-Batelière, au nord, par le prolongement de la rue Grange-Batelière devant le bâtiment de la mairie, à l'ouest, par la rue Chanchat continuée jusqu'au boulevard, à travers le théâtre actuel, en longeant la galerie ouest du passage de l'Opéra.

Pour obtenir cet emplacement, qui aurait 60 mètres sur 150 de profondeur (Notre-Dame a 32 mètres sur 152), on n'a qu'une seule propriété à acquérir, celle placée à l'angle du boulevard et de la rue Grange-Batelière, qui n'est heureusement couverte que de mauvaises constructions et qui est destinée à être vendue.

L'édifice proposé se compose de quatre parties bien distinctes: d'un foyer salle de concert, de la salle, du théâtre, de l'administration et de ses dépendances. Ces diverses parties sont reliées entre elles par des galeries, des vestibules et des escaliers. Au rez-de-chaussée le monument se compose, du côté du boulevard, d'un vaste portique circulaire dissimulant l'angle du boulevard des Italiens et du boulevard Montmartre; ce portique offre un accès et des issues faciles aux piétons; il communique avec les galeries qui enveloppent tout l'édifice, près desquelles les voitures peuvent arriver à couvert de quelque côté qu'elles se présentent; ces galeries offrent un abri à toute heure du jour et de la nuit; elles sont animées par d'élégants magasins qui produiraient un précieux revenu, et détruiraient le triste aspect reproché avec raison à nos édifices publics.

Le portique circulaire donne ensuite accès à un vestibule central, en communication avec le café du théâtre, avec le corps de garde, le dépôt, les escaliers secondaires, avec les galeries latérales, enfin avec les deux grands escaliers conduisant à la salle et au foyer; de plus, des entrées et issues indépendantes ont été ménagées aux différents escaliers desservant à volonté tout ou partie des galeries de la salle.



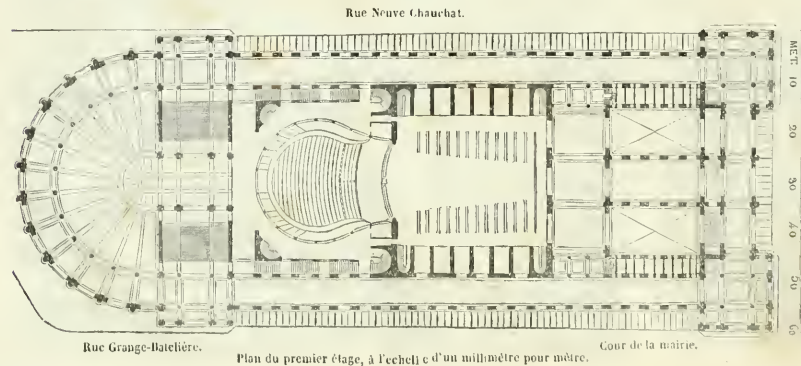
aujourd'hui de ce nom quiconque ne souscrit pas au droit de visite, et se montre soucieux des intérêts de notre flotte et de la dignité de notre pavillon.

La restauration avait appelé M. le baron Portal, après son ministère, un conseil privé et à la chambre des pairs. La révolution de juillet l'avait maintenu au Luxembourg.

Projet d'Opéra pour la ville de Paris.

PROPOSÉ PAR M. H. HOREAU, ARCHITECTE.

La salle de l'Opéra actuelle, salle provisoire, comme chacun sait, est condamnée à une ruine imminente. Qu'elle



Plan du premier étage, à l'échelle d'un millimètre pour mètre.



Au premier étage, on trouve un foyer pouvant servir de salle de concert ou de salle pour des réunions nombreuses. De ce foyer on peut voir dans tous les coins de la salle. Les quatre-zièmes loges sont au niveau de la tribune du foyer, éclairée, sur le boulevard, par les croisées d'attique. Le foyer communique en outre, par les centres, ou par les galeries latérales, avec la salle, avec le théâtre et l'administration.

Le théâtre, plus vaste que le théâtre actuel, pourrait encore être agrandi pour les points de vues étendus, par les magasins de décors et par les foyers d'acteurs avec lesquels il est en contact. Dans l'administration, faisant suite au théâtre, on trouve tout ce que nécessite le service du grand Opéra, notamment des entrées particulières pour acteurs, décors et grands objets; enfin des ouvertures ont été observées pour que l'on puisse voir clair dans toutes les parties de l'édifice sans le secours d'une lumière artificielle.

Pour les bals et fêtes, des dispositions ont été prises dans le but de relier, en quelques minutes, la salle au théâtre et ouvrir une large baie du foyer à la salle, de telle sorte que l'on puisse bien voir toute l'étendue, toute la profondeur de l'édifice; enfin, pour les fêtes extraordinaires, l'administration pourrait céder tout son premier étage dans lequel il n'y aurait que des cloisons mobiles, ce qui donnerait une surface totale d'environ 9,000 mètres, permettant de recevoir facilement douze mille personnes. Si même on voulait conserver la possibilité de donner l'attique pour les fêtes, on pourrait recevoir jusqu'à quinze ou seize mille personnes.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Qui compte sur les souliers d'un mort va longtemps pieds nus.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinovi-Dvor, 22. — F. BELLIZARD et C^e, éditeur de la Revue étrangère au pont de Police, maison de l'Église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DENOS, libraires.

JACQUES DUROCHET.

Tire à la presse mécanique de LACRAMPE ET C^e, rue Damielle, 2.